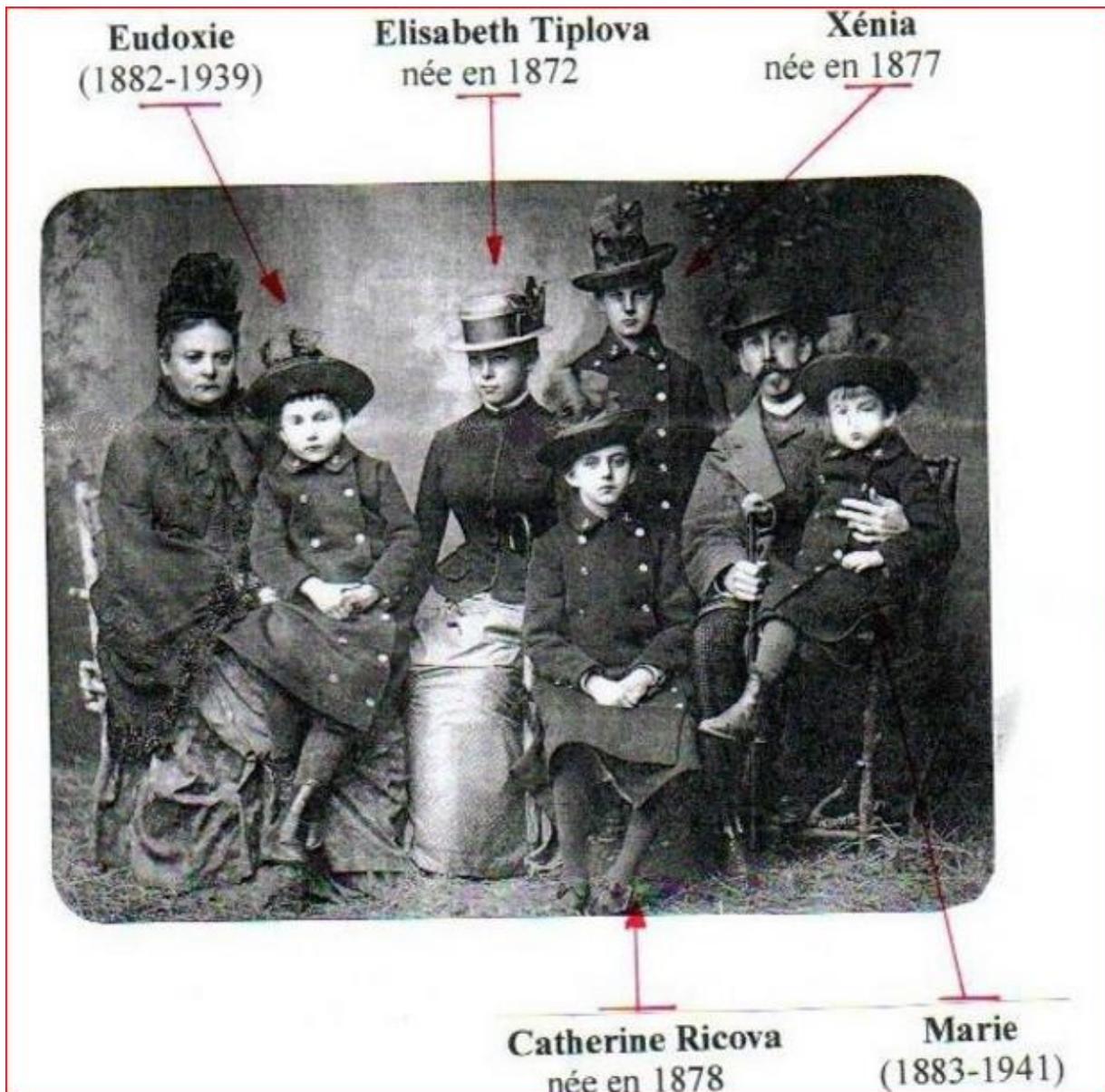


Je dois pour beaucoup de ce que je sais d'Eugène Adou de Sahlias, à la lecture de la traduction qu'avait fait Patrice de Blic d'un article paru dans le n° 2 de *Sciences en Russie* en 1997.

Eugène, connu en Russie sous le nom de Sahlias-Tournemire, avait repris le nom de sa grand-mère paternelle, Joséphine de Tournemire, une de nos cousines très lointaines (notre ancêtre commun vivait au XIII<sup>e</sup> siècle). La mère d'Eugène, Élisabeth Sukhovo-Kobyлина, était l'une des trois filles de Vassili et Maria Shepelev qui tenaient entre 1840 et 1850 un salon fréquenté par le gratin de la société moscovite. Elle avait un joli talent d'écrivain et, sous le pseudonyme d'Evguenia Tour, faisait l'admiration de Tourgueniev, Dostoïevski, Aksakov et l'historien Granovski. Sophie, sa plus jeune sœur, était paysagiste et fut la première femme russe à se voir attribuer par l'Académie Impériale des Arts la " Grande Médaille d'or".



Élisabeth tomba sous le charme de son précepteur (par ailleurs rédacteur de la revue "Télescope" ... Sa mère crut bon de la faire voyager un peu. La jeune fille fit à cette occasion la connaissance du comte Adou de Sahlias, issu d'une famille dont l'ancienneté s'accordait bien avec le rang des Kobylin.



Élisabeth Sukhovo-Kobylyna

Le jeune ménage alla vivre à Moscou où naquit Eugène. On dit que son père se ruina à essayer de fabriquer du champagne puis s'attira des ennuis sérieux (un duel ?) qui lui valurent d'être banni de Russie.

Élisabeth resta un temps en Russie avec ses enfants), chez sa mère, dont l'entourage eut une grande influence sur le jeune Eugène.

Ce dernier, se mit à écrire ... un peu "librement" et ne tarda pas à attirer l'attention du fameux "Troisième Bureau" dirigé par le Prince Dolgorouki ; Il dut poursuivre ses études à Saint-Pétersbourg, échoua à ses examens et (entre 1862 et 1864 ?) quitta la Russie pour la France où sa mère l'avait précédé.

Des courriers arrivaient de Moscou où les nouvelles, notamment "The Darkness", qu'Eugène avait signé "Vadim" dans « Sovremennik », suscitaient l'admiration de Nikolaï Ogarev et d'Alexandre Herzen (notes à prévoir ?). Encouragé, Eugène repartit pour la Russie en 1867 où neuf ans s'écoulèrent avant qu'il ne retrouve la nationalité russe.

Il fit son chemin dans le milieu universitaire jusqu'à ce que, devenu directeur à Moscou des archives de la cour impériale, il soit confirmé dans sa vocation par l'Empereur Alexandre III : « *Nous ne voulons de vous que des romans; soyez en paix et écrivez le plus possible* ». \*

Eugène commence alors une carrière d'écrivain sous le nom de plume d'Evgueni Salias. L'aventure et l'exécution d'Emelian Pougatchev (note ?), lui fournit l'occasion, dans son premier grand roman : "Les Pougatchevites », de développer une réflexion politique et sociologique intéressante. Ce roman fut suivi de plus de 40 autres et de près de 60 nouvelles. Parmi ces œuvres, on peut citer notamment : "Les Libres Penseurs", "Les Décembristes", "Satan", "A Moscou", "Aventures à Saint-Pétersbourg" ...

Il lit beaucoup : Schelling, Hegel, Tourgueniev, Tolstoï ... Par ailleurs certains auteurs français, Zola, mais surtout Alexandre Dumas ont sur lui une influence considérable. Les deux hommes partageaient en plus de l'intérêt qu'ils portaient à l'histoire, la même imagination exubérante et une remarquable facilité d'écriture, qualités auxquelles Salias ajoutait son goût pour le folklore russe et les dictons populaires.

Eugène avait deux sœurs qui firent l'une et l'autre des mariages brillants ... l'une, Marie épousa Le Maréchal Gourko (1828-1901 le héros de Shipka Pass (note ?) en juin 1877, l'autre Olga épousa Konstantin Joukov (1840-1901), haut fonctionnaire, un temps gouverneur de la région de Kalouga, en Russie centrale. De nos jours Salias n'est plus lu, mais Nicolaï Rubakin cite dans "Romans historiques et enseignement de l'histoire" les livres les plus empruntés dans les bibliothèques ... les prêts des ouvrages de Salias étaient beaucoup plus nombreux que ceux de Tolstoï.

Je n'avais jamais rien lu de lui ... En janvier 2014 Michel Teilhard d'Eyry m'avait gentiment rapporté d'un voyage en Russie une édition russe de "A Moscou" ... un peu frustrant ! Sur ma demande Ksenia Sosodova (jeune fille, elle a passé deux ans aux Renaudes pour apprendre le français) rechercha une œuvre courte, susceptible d'être traduite. Ce fut ma nièce Elisa Letellier/Kovalenko qui me présenta son amie Katia Schmit, l'aimable traductrice de cette nouvelle.

Guillaume de Tournemire

[Un lien pour mieux le connaître](#)



## Secrétaire du Sénat

*Récit historique*

Comte Eugène de Salias de Tournemire

### I

Au mois d'août 1791, vers midi, une petite télègue<sup>1</sup> attelée de deux chevaux fourbus et couverts d'écume avançait au petit trot dans une ruelle de Péterbourgskaja Storona\*. Un petit moujik, avachi sur son siège, laissait les chevaux aller leur train et semblait sur le point de s'endormir.

Une très jeune fille, couverte de poussière, mais au visage très animé, était assise dans la télègue. Elle jetait des regards pleins d'impatience au cocher et aux chevaux.

— Hâte-toi, Ignat ! le supplia-t-elle.

Elle avait dû prononcer ces mots au moins une cinquantaine de fois durant le trajet. Cette fois-ci le petit moujik sortit de sa torpeur, s'agita, secoua les rênes, et ajouta :

— A quoi bon se hâter ?! On est arrivés...

— Arrivés, enfin ! Trêve de plaisanterie ! Plus de quatre heures de route depuis Tsarskoïé Selo<sup>2</sup>.

La petite télègue tourna le coin d'une autre ruelle, tourna encore et s'arrêta devant une maisonnette, peinte en vert vif.

Apercevant la petite maison, la jeune fille, émue, semblait prête à sauter en marche. A peine la petite télègue arrêtée, un jeune homme accourut suivi d'une femme âgée et corpulente qui se hâtait en se dandinant.

— Alors ? Alors ? dit le jeune homme, aidant la jeune fille à descendre de la petite télègue.

— Grâce à Dieu, tout va bien ! Tout va bien, répondit-elle. Et j'ai vu la Tsarine<sup>3</sup>.

— Comment ?!

— J'ai vu, j'ai vu la Tsarine... De près, de très près...

La jeune fille se jeta au cou de la femme âgée qui était sa mère, l'embrassa et entra dans la maison.

---

<sup>1</sup> Une télègue est un chariot découvert russe, à quatre roues, confectionné souvent avec du bois. Cf.: *Larousse*.

\* *quartier de Saint-Petersbourg*

<sup>2</sup> La ville de Tsarskoïé Selo, littéralement «le Village des tsars », construite au début du XVIII<sup>e</sup> siècle à 25 km au sud de Saint-Pétersbourg et surnommée «le Versailles russe », est devenue la résidence d'été des tsars. Aujourd'hui elle porte le nom de Pouchkine en hommage au grand poète russe du XIX<sup>e</sup> siècle. Cf.: *Wikipedia*

<sup>3</sup> Ekaterina (Catherine) II la Grande (1729-1796), née Sophie-Frédérique-Augusta d'Anhalt-Zerbst en Prusse. L'impératrice de Russie en 1762-1796, qui a accédé au trône en détrônant son conjoint Pierre III, le petit fils de Pierre I le Grand. C'est la dynastie des Romanov. Cf.: *Wikipedia*

— Eh bien, ma Nastinka, te voilà couverte de poussière ! Regarde, ton dos est blanc... Et tes cheveux ! On dirait une vieille femme. On dirait une vieille femme en perruque poudrée...

— Tu es fatiguée, pour sûr, ajouta le jeune homme observant la jeune fille avec des yeux pleins d'amour.

— Non, pas fatiguée... Laissez-moi me laver, me changer, et je vous raconterai tout. Grâce à Dieu tout va bien, mon petit oncle est d'accord. Et la Tsarine, je l'ai vue ! Je l'ai vue...

— Comment as-tu vu la Tsarine, dis-moi ? demanda la mère avec étonnement.

— Je l'ai vue, je l'ai vue...

— Tu n'arrêtes pas de dire la même chose : je l'ai vue... Dis-moi plutôt, comment, où !...

— Donnez-moi un peu de répit, je vais me changer et vous raconterai tout en détail. Je l'ai vue comme je vous vois. Je me suis inclinée pour saluer. Elle m'a saluée en retour, et m'a souri malicieusement. Dieu m'en est témoin !

Après avoir changé de robe, la jeune fille revint et raconta par le menu son long voyage.

Nastinka était allée à Tsarskoïé Selo voir son oncle, le prêtre, pour lui annoncer une importante nouvelle familiale et obtenir, si ce n'est son consentement, au moins l'approbation de la décision de sa mère. C'était une affaire de grande importance...

Anna Pavilova Parashina était veuve depuis longtemps déjà et vivait paisiblement avec sa fille unique Nastia grâce à une retraite laissée par son défunt mari, jadis actuaire au Berg Collegium<sup>4</sup>. La mère et la fille n'étaient pas dans la misère, arrivant tant bien que mal à joindre les deux bouts. Elles louaient même un appartement de quatre pièces. Mais l'été précédent, s'était produit l'événement le plus important qui soit. Un secrétaire du Sénat, Ivan Petrovich Pozdniak avait commencé à faire la cour à Nastinka. Pour elle, c'était un fiancé brillant, puisque Pozdniak n'était autre que le secrétaire privé de Dmitri Prokofievich Troshinski<sup>5</sup> dont l'ascension était fulgurante.

Après sept ans de veuvage et une vie triste et médiocre, les deux femmes, la veuve et la jeune Nastinka de dix-sept ans, étaient devenues soudain les femmes les plus heureuses de tout Saint-Pétersbourg.

Pozdniak avait fait déjà sa demande qui avait été acceptée avec ravissement, puis demandé la permission de se marier à son unique parent, un homme riche, capitaine de la Leib-compagnie<sup>6</sup> en retraite qui avait deux maisons à Saint-Pétersbourg.

---

<sup>4</sup> Berg Collegium (Berg-kolléguia en russe) ou Collège des Mines, était un des principaux ministères créé en 1719 à l'initiative de Pierre le Grand, lors des réformes entreprises par le tsar des structures administratives d'Etat. En 1711, la Douma des Boyards a été remplacée par le Sénat, et les prikazes, par les collèges, administrations organisées selon un principe fonctionnel et non pas géographique. Les administrations techniques et militaires étaient très bien représentées. Deux des onze collèges créés étaient dédiés à la gestion de l'industrie, Berg- et Manufaktur-collèges. Cf : Dmitri Gouzevitch et Irina Gouzévitch *Les corps d'ingénieurs comme forme d'organisation professionnelle en Russie. Genèse, évolution, spécificité (XVIIIème-XIXme siècles)* dans Cahiers du monde russe, Editions de l'EHESS, <http://monderusse.revue.org>, <http://www.revue.org>

<sup>5</sup> Dmitri Prokofievich Troshinski (1749-1829) était fonctionnaire auprès du comte Bezborodko puis Secrétaire d'Etat (1793), Sénateur auprès de Paul Ier et enfin Ministre de Justice (1814--1817) auprès d'Alexandre Ier.  
Cf. : *Wikipedia*

<sup>6</sup> Préfixe Leib («corps» en allemand) signifiait l'appartenance à l'Empereur ou à la cours. La Leib-compagnie comprenait la Compagnie de grenadiers du régiment Préobrajenski, un des plus anciens et des plus prestigieux régiments de la Garde impériale russe ainsi que la noblesse proche de la cour. En 1741 ils ont aidé Elisabeth

Nastinka était allée à Tsarskoïé Selo voir son oncle, le prêtre, pour obtenir également son consentement. A présent, il ne restait plus qu'à demander l'accord du supérieur hiérarchique de Pozdniak.

Après avoir raconté en détail à quel point l'oncle avait été heureux de la voir, comment il l'avait promenée dans tout Tsarskoïé Selo, et montré le palais et le parc, Nastinka en vint à l'événement principal. Tôt le matin, s'ennuyant à la maison, elle était allée vers sept heures marcher dans les allées du parc où elle s'était promenée la veille.

Près d'un obélisque elle s'était assise sur un banc pour se reposer et avait vu au même instant une dame qui se promenait elle aussi. Un petit chien la suivait en courant. Nastia, bien sûr, était loin d'imaginer qui pouvait faire une promenade si tôt le matin. Un jardinier qui bêchait un parterre à côté du petit banc, l'avait soudain avertie : « Baryshnya, ne reste pas assise comme ça... Lève-toi ! C'est la Tsarine ».

Cela m'a coupé les jambes, ajouta Nastia. Lorsque j'ai voulu me lever, mes jambes se dérobaient... J'ai eu une peur bleue. J'ai pensé : que va-t-il se passer ! A peine la Tsarine s'était-elle approchée que j'ai repris mes esprits, me suis levée, et pour dire la vérité, même si mes jambes tremblaient, j'ai réussi à faire une révérence... Et quand je me suis relevée, j'ai scruté la Tsarine de près, de la tête aux pieds. Devrais-je vivre cent ans, que jamais je n'oublierai.

— Et quelle robe portait-elle ? demanda la mère.

— Pas une robe, petite maman, un salope<sup>7</sup> ou un genre de longue capote<sup>8</sup> grise, en soie, avec un passement d'or, jeté sur sa robe. Et sur la tête un chapeau à plumes... Et dans la main une petite canne... Mon petit oncle dit que cela fait de nombreuses années que la Tsarine se promène ainsi, toujours vêtue de la même manière. Et toujours suivie du petit chien qui est si drôle ! Tout le temps à tourner, sur ses pattes toutes fines et à se recroqueviller comme s'il avait froid en permanence... Comme je suis ravie d'avoir vu la Tsarine. Moi qui pensais qu'elle était immense et courroucée, et différente de nous autres humains... En fait, elle ressemble à une baryna<sup>9</sup> comme les autres. Mais son visage est rayonnant et peu ordinaire. On voit que c'est la Tsarine.

Anna Pavlovna était ravie que sa fille ait pu réussir à voir la souveraine.

— Cela porte bonheur, décida-t-elle. Oui, cela va de soi. Nastinka, demande à Ivan Petrovich quelle nouvelle il apporte.

— Nastia ! dit Pozdniak avec joie. Je viens tout juste de voir mon petit oncle. Il m'a promis de donner trois cent à cinq cent roubles par an. Et avec le temps, m'a-t-il dit, si je trouve ta femme à mon goût, alors en mourant je vous léguerais ainsi qu'à vos petits-enfants un capital rondelet.

---

Petrovna I, la fille de Pierre le Grand, à monter sur le trône en faisant un coup d'état pour détrôner le bébé - empereur Ivan VI sans effusion de sang. Les membres de la Leib-Compagnie, devenus ses gardes personnels, ont reçu des honneurs et des grâces durant tout le règne d'Elisabeth Petrovna I. Cf.: *Wikipedia*

<sup>7</sup> Un salope est une cape ou un ample manteau d'hiver protégeant de la poussière agrémenté d'une pèlerine, souvent garni à l'intérieur de fourrure et avec des fentes ou étroites manches pour passer les bras.

<sup>8</sup> Une cape avec un couvre-chef, un capuchon. Cf : *Wikipedia russe*

<sup>9</sup> Baryna ici est dans le sens « une grande dame » ou une « boyarina » au féminin, dérivé de « barine » et « boyarin » au masculin (du « boyard »), un seigneur, un aristocrate, un noble, souvent un grand propriétaire terrien.

— Dieu soit loué ! dit Nastia en se signant pieusement.

La vieille femme et les futurs époux parlèrent jusqu'au soir. Une joie sincère et absolue ne quittait plus leurs visages. Ils étaient à présent les gens les plus heureux de la capitale.

Le soir venu Pozdniak se prépara à rentrer chez lui car il avait beaucoup de travail. Les employés de Troshinski avaient peu de temps libre.

Le jeune homme fit ses adieux à sa fiancée et à sa future belle-mère et se dirigea vers son petit appartement situé du côté de Galernaya<sup>10</sup>. Il resta assis chez lui jusqu'à minuit à copier divers papiers, puis se coucha mais resta éveillé pendant deux heures. Il songeait à la manière dont sa vie s'arrangeait merveilleusement bien.

Il y avait tout juste cinq ans, après la mort sa mère, il s'était retrouvé à Saint-Pétersbourg seul au monde et célibataire. Il n'avait pas de famille proche mais avait vite été recueilli par un parent lointain qui s'était occupé de son avenir et l'avait inscrit au Sénat grâce à ses relations dans la capitale.

Par son application et son soin, Pozdniak se fit rapidement remarquer parmi les autres expéditionnaires. En outre, son écriture était si belle qu'elle lui permettait de se distinguer aux yeux de ses supérieurs immédiats.

Troshinski était gouverneur de la chancellerie du comte Bezborodko<sup>11</sup>, et les documents copiés par Pozdniak attirèrent l'attention du comte. Un jour il demanda quel était le nom de l'expéditionnaire, dont il retrouvait les papiers parmi d'autres. Pozdniak lui fut présenté. Finalement, Dimitri Prokofievich Troshinski en personne choisit Pozdniak pour copier les documents importants destinés aux rapports pour l'Impératrice.

En s'entretenant avec lui, Troshinski fut séduit par ce jeune homme sensé, modeste et appliqué. A l'étonnement général, Pozdniak fut, à vingt-trois ans nommé au poste d'un secrétaire du Sénat mort subitement deux ans auparavant. Six mois plus tard, il devenait le secrétaire particulier de Troshinski.

A présent, sa situation professionnelle avait encore progressé à la faveur d'événements récents : le comte Bezborodko était en Moldavie pour conclure la paix avec les Turcs<sup>12</sup>, et

---

<sup>10</sup> Le bâtiment du Sénat donne sur la Rue Galernaya.

<sup>11</sup> Le comte, devenu par la suite prince sérénissime, Alexandre Andreyevich Bezborodko (1747-1799) était un homme d'état, un conseiller très écouté de l'impératrice et le grand architecte de la politique étrangère de Catherine II. Nommé Chancelier de l'Empire russe (1797) par Paul Ier, il était aussi ministre des Affaires étrangères (1797-1799). Cf : *Wikipedia*

<sup>12</sup> Probablement le Traité de Iasi, appelé autrement Jassy qui fut à cette époque la capitale de Moldavie. Ce Traité a été signé en 1792 (1791 selon le calendrier julien) entre l'Empire russe et l'Empire ottoman avec comme objectif de mettre fin à la septième guerre russo-turque. Cette guerre a été déclarée par les Ottomans à la Russie en 1787 quand la Russie avait refusé de se retirer après l'annexion du khanat de Crimée et du littoral septentrional de la mer Noire. Lors de cette guerre, la Sublime Porte était soutenue par le Royaume-Uni et Catherine II s'était alliée à l'Autriche. L'Empire russe était représenté lors des négociations par le prince Potemkine puis, après son décès en 1791, par le comte Bezborodko. La Turquie reconnaissait par ce traité l'annexion en 1783, par l'impératrice Catherine II, du khanat de Crimée et la fondation par le prince Potemkine de la ville et de la base navale de Sébastopol en 1784. La Russie obtenait la forteresse d'Otchakov, située à l'embouchure et sur la rive droite du Dniepr et le littoral de la mer Noire entre le fleuve Boug méridional et l'embouchure du Dniestr. La frontière caucasienne entre les deux empires demeurait la rivière Kouban. Cf : *Wikipedia*

Troshinskiĭ était amené à présenter lui-même des rapports sur les affaires courantes à la souveraine, et ainsi à gravir les échelons... Les succès du supérieur rejaillissaient sur le secrétaire particulier considéré comme son favori.

Au printemps précédent, le jeune secrétaire du Sénat avait rencontré deux dames au Letni Sad<sup>13</sup>, l'une âgée et l'autre toute jeune. Il tomba amoureux sur le champ. Et quand il apprit que la plus jeune était la fille d'une veuve de modeste fortune, le fonctionnaire alla à sa rencontre à la sortie de l'église grâce aux bons offices d'une prosvirnia<sup>14</sup>. Pozdniak ne cherchait pas une femme possédant une dot. Il commença donc à venir souvent chez les Parashina pour faire une cour assidue à la jeune fille et, enfin, lui faire une proposition.

Nastia devait porter bonheur, car l'« oncle » de Pozdniak venait de lui proposer une aide annuelle importante et totalement inattendue.

Tout s'arrangeait à merveille. Ses appointements, la retraite de Mme Parashina et l'aide de l'oncle composaient un revenu annuel de près de mille roubles ce qui permettait alors de vivre dans l'aisance.

## II

Le lendemain, à neuf heures Pozdniak était déjà au Sénat, vêtu de son uniforme de fonctionnaire. Il était assis près d'un petit bureau où se trouvait une pile de dossiers dans des chemises. Il posa séparément quelques courriers joliment copiés la veille. Autour de lui dans la grande salle il y avait une foule de fonctionnaires qui s'agitaient ou patientaient assis. Certains d'entre eux étaient derrière leurs bureaux, inactifs, d'autres faisaient grincer leur plume.

A tous ceux qui venaient le voir, Pozdniak répondait distraitement, mais on voyait à son visage qu'il n'était ni pensif, ni soucieux, mais tout au contraire, très gai. Il était si absorbé dans ses songes, rêvant à son bonheur imminent et à sa prospérité, qu'il n'avait aucunement envie d'échanger des futilités avec ses collègues.

Enfin, vers midi, un soldat décoré d'une Croix de Saint-Georges<sup>15</sup>, entra dans la salle, vint se poster au centre et cria:

— Ivan Petrovich, c'est à vous!

---

<sup>13</sup> «Letni Sad», littéralement « le Jardin d'Été », un jardin public « à la française » situé au cœur de la ville. Premier jardin de Saint-Pétersbourg, il a été réalisé entre les années 1704 et 1719 sur un plan esquissé par le tsar Pierre le Grand. Le parc est situé au bord de la Neva. Il est par ailleurs entouré par le canal des Cygnes à l'ouest, la Fontanka à l'est et la Moïka au sud. Le jardin, à l'usage exclusif du tsar à sa création, sera progressivement ouvert au public au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il devient au XIX<sup>e</sup> siècle un lieu très prisé par les habitants de la ville. Cf :Wikipedia

<sup>14</sup> Prosvirnia, ou proshornia (si c'est une femme), proshornik (si c'est un homme), l'équivalent d'un oublieur qui cuit l'oublie, le pain bénit. En Russie ce terme désignait une personne vouée au service de l'église qui confectionnait la proshora, l'hostie orthodoxe faite avec une pâte à base de farine de froment, de la levure, de l'eau et du sel. Cf :*Dictionnaire encyclopédique de Brockhaus et Efron, Russie, Saint-Petersbourg, 1890-1907*

<sup>15</sup> La Croix Saint-Georges en émail blanc et avec au centre une image de Saint Georges sur son cheval, terrassant un dragon, accompagnait parfois l'ordre impérial et militaire de Saint-Georges, martyr et victorieux, un ordre honorifique russe qui récompensait exclusivement les mérites militaires. Institué par Catherine II, en 1789, pour récompenser officiers et soldats. Aujourd'hui, c'est une des décorations russes les plus prestigieuses. Cf : *Wikipedia*

Cette annonce faite à Pozdniak presque chaque jour signifiait que Troshinskī le demandait auprès de lui.

Pozdniak ramassa les papiers, jeta un coup d'œil dans le miroir et fut pleinement satisfait de lui-même. Son visage, illuminé de bonheur, lui donnait une allure plus noble, et même agréable à regarder. Son état d'esprit présent, devait, lui semblait-il, avoir une influence positive sur les autres. C'était « une joie de le regarder », comme dit l'expression russe. Après avoir traversé plusieurs salles, Pozdniak ouvrit avec précaution une porte, entra et s'attardant sur le seuil, s'inclina très bas. Derrière un grand bureau, couvert d'un drap vert, trônait un important dignitaire en perruque poudrée mais en uniforme ordinaire.

C'était Dmitri Prokofievich Troshinskī, qui avait été officier-expéditionnaire<sup>16</sup> sous le règne de Catherine II. Il ne se distinguait par aucun talent exceptionnel mais avait fait une brillante carrière auprès de l'empereur Paul grâce à sa précision et à son assiduité dans son travail, ingrat et invisible, mais indispensable dans la machine d'état.

Troshinskī avait une quarantaine d'années. Il n'avait jamais été beau. Son grand nez charnu en trompette et ses grosses lèvres l'enlaidissaient, mais ses yeux clairs et lucides mettaient beaucoup de vie dans son visage.

Après avoir parcouru les papiers présentés par Pozdniak, Troshinskī acquiesça en silence et d'un signe de tête donna congé au secrétaire. Pozdniak demeura sur place, hésitant, puis se décida et dit :

— Votre Excellence ! Permettez-moi de vous adresser une humble sollicitation...

— Mais encore ?

— Permettez-moi de conclure un mariage légitime...

— Eh bien !..., s'exclama Troshinskī, puis ayant levé ses grands yeux sur le jeune homme, il renifla et garda le silence.

— Tu me rends perplexe, mon petit frère ! dit-t-il enfin. Je ne m'attendais pas à un tel numéro de ta part...

Pozdniak prit peur et rougit un peu.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-cinq ans.

— Ah, petit frère ! Tu aurais pu attendre un tout petit peu.

— Si vous le désirez..., chuchota Pozdniak

— Si seulement tu pouvais attendre un tout petit peu. Qu'est-ce que c'est que cette façon de se marier si soudainement...Bon, tu aurais pu tout de même attendre cinq ans...

Pozdniak, terrassé, resta bouche bée et se figea sur place. Il avait songé à un ou deux mois...

Troshinskī regarda le secrétaire à nouveau et voyant son changement soudain de physionomie, ajouta :

— Mais n'aie pas peur ! Je ne peux pas te l'interdire ! Seulement, c'est dommage... Quel genre de secrétaire feras-tu si tu te maries ?...

— De grâce, votre Excellence, je...

---

<sup>16</sup> L'officier-expéditionnaire était chargé de l'office de l'expédition des actes royaux, cela comprenait entre autre la copie ou le dressage de ces actes.

— Je sais, je sais. Mais toi, tu ne le sais pas. Une femme, une famille, une douzaine d'enfants, du remue-ménage, des tracas, des soucis... Il y en a un qui aura de la fièvre, l'autre mal au ventre, le troisième à l'estomac, le quatrième dieu sait quoi encore... Les baptêmes et toutes sortes de fêtes patronales et tout ce genre de fariboles... Un véritable fonctionnaire est un homme célibataire ! C'est pour cela que je t'ai choisi... Parce que tu étais seul ! Bon, eh bien que faire ! Qu'est-ce que cela peut me faire... Tant pis pour toi. Si tu deviens moins soigneux, j'en prendrai un autre.

— Je vais prouver à Votre Excellence, dit soudain Pozdniak avec audace, que si vous me faites confiance, je montrerai encore plus de zèle.

— On verra... Alors quand a lieu ce mariage ?

— Quand vous m'y autoriserez.

— Eh bien, puisque tu ne veux pas attendre un peu, marie-toi au plus vite. Une fois marié, tu seras plus efficace qu'à présent. Car, pour sûr, c'est une grande pétaudière dans ta tête, une foire, tout ton cerveau est sens dessus-dessous. Marie-toi au plus vite.

— Comme vous le désirez...

— Fais-moi grâce ! Nous sommes samedi, alors samedi prochain... pas plus tard.

— Pardonnez-moi, Votre Excellence, se marier un samedi... il ne faut pas...

— Eh bien, alors quand c'est possible !... On aurait dû n'autoriser la célébration des mariages que deux fois par an, ainsi combien d'entre eux n'auraient-ils pas eu lieu. On se raviserait vingt fois si on célébrait les mariages uniquement le premier janvier et le premier juin. Bon, alors passe à mon appartement après-demain et tu auras un petit cadeau de mariage... une allocation exceptionnelle du montant de l'appointement annuel.

— Votre Excellence !

S'exclama Pozdniak qui s'avança aussitôt avec l'intention de déposer un baiser sur l'épaule de son supérieur.

— Je n'aime pas ça ! déclara Troshinskiï avec sévérité. Souviens-toi, si toutes ces fêtes et baptêmes ne te tournent pas la tête, et que tu continues à assurer ton service comme avant, tu auras une augmentation du tiers de ton appointement.

— Je vais tout faire pour le mériter ! dit Pozdniak, alors que les larmes lui montaient aux yeux. Le jeune homme sortit du bureau du chef, ses pieds ne touchant définitivement plus le sol. En retournant vers le bureau où il officiait d'habitude, il tomba nez à nez avec trois fonctionnaires et faillit renverser le soldat portant la Croix.

Bien entendu, Pozdniak raconta tout de suite à deux ou trois collègues tout ce qui lui arrivait et dès que la fin de sa journée, il vola vers Péterbourgskāïa Storona annoncer aux Parashina l'ordre de son supérieur de se marier au plus vite.

Nastinka se réjouit, bien sûr. Anna Pavlovna poussa des soupirs mais céda à la persuasion du fiancé et aux suppliques de sa fille. Ils décidèrent que le mariage des jeunes gens serait célébré dans quatre jours à la paroisse.

### III

De ce jour, l'intuition de Troshinskiï se vérifia. Pozdniak ne marchait plus, il volait. Tout dansait devant ses yeux, ses collègues du Sénat comme les objets dans la rue.

Les idées se bousculaient dans sa tête, l'une plus insolite que l'autre. Evidemment, ses pensées allaient surtout à Nastinka, à son futur mariage et à ses projets familiaux, les obligations de son service passant au second plan. Pozdniak lui-même se rendit compte que rien ne tournait rond dans sa tête ni n'allait comme il fallait.

Le lendemain, il faillit sortir de son appartement avec les pantoufles offertes par sa fiancée. Puis le surlendemain, au Sénat, il copia un document avec soin, alla jusqu'au bout de la troisième page, et avant de la retourner, se prépara à y répandre du sable<sup>17</sup> comme à son habitude. Sauf qu'au lieu de se saisir du sablier il attrapa l'encrier, et le renversant, répandit son contenu sur le bureau. Bien sûr, non seulement il mit de l'encre partout mais en plus il en aspergea son uniforme. Pozdniak poussa un tel cri que tous les fonctionnaires assis autour sursautèrent de leurs places comme des fous.

Bien entendu, on en rit pas mal mais Pozdniak, lui, fut frappé comme s'il était arrivé quelque chose d'incroyable. Il arrivait souvent que l'on se saisisse de l'encrier à la place du sablier, et ceci même au Sénat, où cela se produisait deux ou trois fois par an.

— Cela arrive à tout le monde ! remarqua tout de suite un des fonctionnaires.

Mais Pozdniak en fut saisi, et même effrayé. Jamais il n'avait supposé qu'il put lui arriver quelque chose de semblable. Cela lui confirma qu'il n'était pas dans son état normal.

«Voilà ce que c'est qu'un homme intelligent et clairvoyant ! se dit-il en pensant à Troshinski. Il a simplement su prédire ce qui allait se passer !» Pozdniak essuya le bureau avec l'aide d'un soldat, lava les taches d'encre sur son uniforme avec de l'eau et puis se rassit pour recopier le document. Ce faisant, il se fit le serment, de faire plus attention et de penser moins à sa fiancée et au mariage.

Le soir venu, bien sûr, tout était oublié sauf Nastinka. Le jeune homme était à nouveau la proie d'une grande agitation et sautillait sur place.

Trois jours plus tard, alors qu'il venait faire son rapport quotidien, Troshinski prit les documents qu'il lui tendait, les parcourut et sourit d'un air narquois.

— Voyez-vous ça ! Jette un coup d'œil ici ! dit-il, en désignant du doigt certaines phrases. Regarde ! Ici, vois-tu, tu commences à faire des sortes de petits crochets... Viens voir là ! Je connais bien ton écriture... auparavant il n'y avait pas de ces crochets...voyez-vous ça, quel frisottis ! Et ça, c'est un véritable bretzel de Viborg<sup>18</sup> ! Et à cet endroit, c'est un puceron à moustaches qui apparaît...qu'est-ce que cela veut dire, d'après toi ?

— Je plaide coupable..., prononça Pozdniak. Je vais recommencer...

— Non, tu n'es pas coupable, tu es possédé par le démon des fiançailles... Une fois que tu seras marié, dans deux ou trois mois, tous ces bretzels et pucerons disparaîtront. Tes gestes te trahissent. Ils révèlent ta fébrilité. De grâce, marie-toi au plus vite !

— Vendredi sans faute, Votre Excellence.

---

<sup>17</sup> Le sable ici est une poudre à base de pierre ponce. On la versait autrefois sur la feuille d'écriture pour sécher l'encre. Remplacé par le buvard au XIXème siècle. Cf : Wikipedia russe

<sup>18</sup> Le bretzel de Vyborg est connu en Russie à partir du XVIIIème siècle sous le nom de krendel (kringel en Allemagne). Cuit selon une recette des moines franciscains, il était fourni à la cour impériale depuis le règne de Pierre le Grand. Vyborg, une ville à la frontière entre les mondes slavo-russe et finno-scandinave, était surnommé « la ville du krendel » pour ces fameux bretzels briochés avec de la cardamome et une grande variété d'épices. Cf: *Wikipedia*

— Bon, alors c'est une bonne chose ! Et en attendant tiens, voilà pour toi. Toutes ces affaires sont urgentes et une en particulier...

Troshinski prit quelques papiers du bureau et tout en les transmettant au secrétaire, en choisit un et le mit par-dessus.

— Tiens, regarde... Ceci est un oukase<sup>19</sup> pour le Sénat, déjà signé par la Souveraine. Copie-le moi de deux façons. Mais sois prudent, garde toi de le salir.

— A votre service. Soyez rassuré.

— Tu copies un exemplaire le plus joliment possible, et sans crochets s'il te plaît. Quant à l'autre, tu le copies comme tu veux, celui-là sera, en fait, pour moi. Et gare à toi, je te le dis, ne le tache pas.

— Comment pourrais-je, de grâce !

— Est-ce que ce sera prêt pour demain ?

— Assurément ! Je vais le copier ce soir même.

— Bon, d'accord ! Si tu n'y arrives pas à temps, ce n'est pas grave...

Pozdniak prit l'oukase avec soin et une fois revenu à son bureau avec tous les documents reçus, les parcourut à nouveau. Le principal document à copier était l'oukase de sa Majesté pour le Sénat. La signature était tracée en grandes et belles lettres : « Ekaterina »<sup>20</sup>.

« A cet endroit précis se trouvait la main de la tsarine en personne, pensa-t-il. Quelle écriture ! »

Après avoir admiré la signature de l'impératrice, Pozdniak pris l'oukase, le mit dans une chemise vierge et s'apprêta à écrire sur la couverture « Oukase de Sa Majesté Impériale », mais il s'arrêta. « A quoi bon, pensa-t-il. Je sais qu'il est dans cette chemise de toute façon. »

Après être passé chez lui et y avoir déposé tous les documents, Pozdniak, bien évidemment, se précipita à Peterbourgskaya Storona.

Là il trouva un grand remue-ménage. Nastinka courait et sautillait tout comme son fiancé. Aurait-elle eu un travail ou une obligation, elle aurait elle aussi fait des erreurs, c'est certain. Et elle aurait renversé l'encrier sur une des robes du trousseau.

Après être resté deux heures et avoir mangé une collation, Pozdniak partit à l'autre bout de Pétersbourg, vers Vladimirskaya, où habitait son oncle. L'homme de grand taille et solide, en caftan<sup>21</sup> militaire d'une coupe datant de l'époque élisabéthaine accueillit tendrement son neveu et l'embrassa.

Evidemment, la conversation se mit à tourner autour du mariage. Le jeune homme annonça le jour et l'heure de la célébration, priant son oncle de venir. Celui-ci promit et répéta à nouveau et pratiquement dans les mêmes termes sa promesse d'aider son neveu qui se distinguait au service.

---

<sup>19</sup> Edit du tsar. Cf: *Larousse*

<sup>20</sup> Ekaterina est le nom de Catherine en russe, tous les deux d'origine grecque Aikaterinê. Les premiers chrétiens romains l'avaient rattaché au mot grec katharos « pur », d'où l'orthographe Catharina du prénom latin correspondant. Cf: *Wikipédia, Chantal Tanet et Tristan Hordé, Dictionnaire des prénoms, Paris, Larousse, 16 septembre 2009, 675 p., p. 100.*

<sup>21</sup> En Russie c'était un long costume d'homme très large mais aux manches serrées.

— Tant que je vivrai, Vania<sup>22</sup>, tu recevras de ma part près de quatre cent roubles, même peut-être plus. Tu le sais, je n'ai pas d'héritiers directs, et toi, je t'aime parce que tu m'as vraiment étonné. Tu étais un vrai gringalet aux yeux de grenouille. Et je pensais qu'une fois adulte, on n'aurait aucun regret à te pendre à la première branche venue dans une forêt. Et regarde, ce qui est advenu ! Expéditionnaire, fonctionnaire du Sénat, secrétaire du haut dignitaire auquel on confie les papiers importants. Voilà ce qui arrive parfois dans ce monde ! Moi aussi, j'ai été un de ces gosses de serfs de la campagne, les maîtres me donnaient des taloches, et on m'a envoyé faire le soldat pour réparer mes fautes. Comment pouvais-je imaginer qu'un jour je deviendrais noble et capitaine ? Tout est comme ça dans ce monde ! J'avais un camarade dans le régiment Preobrajenskî. Quelle tête ! Tout le monde pensait qu'il deviendrait feld-maréchal un jour. Mais il se retrouva bouilleur de cru, fit faillite et commença lui-même à boire par désespoir. Donc vu que tu es un brave garçon intelligent, je dois t'aider. Plus tu graviras d'échelons dans ton service et plus je te donnerai d'argent. Mais si tu n'es pas bien vu par ton supérieur et que tu ne lui donnes pas satisfaction, alors ne compte plus sur moi non plus.

Après un long moment chez le Leib-compagnon, Pozdniak se prépara enfin à rentrer chez lui, pour finir dans la soirée tout ce qui lui restait à faire. Le jeune homme courut de Vladimirskaïa jusqu'à Galernaya. Il se sentait à nouveau d'humeur fébrile.

Il voulait tout faire plus vite, plus habilement, plus rapidement, et le travail, quel qu'il soit, lui semblait facile.

Une fois chez lui, il sortit tous les brouillons remis par Troshinskî, et s'étonna quelque peu. Il pensait en avoir pour trois heures environ. Or il dut travailler jusqu'à deux heures du matin.

Ayant constamment à l'esprit l'oukase, qu'il fallait copier en deux exemplaires, il avait complètement oublié les autres documents. Cela le rendit perplexe.

— C'est de nouveau comme l'encrier..., articula-t-il, rien de tel ne m'est jamais arrivé. Je sais toujours quel travail m'attend le soir. Et là, tout à coup, tout m'échappe ... Et quand je dis « tout » : j'ai perdu de vue les huit documents que j'avais à copier en plus de l'oukase... Tout cela n'est pas grave ! décida Pozdniak gaiement, je vais tout faire en trois ou quatre heures.

Et il eut l'impression que tout travail, et en particulier le sien, dépendait de son état d'âme. Il lui semblait qu'à présent il pouvait écrire en quatre heures trois fois plus que ce qu'il accomplissait avant en huit ou neuf heures de temps.

— Toute la force réside, se dit-il à nouveau, dans ce feu qui brûle à l'intérieur, et rend les mains plus rapides et plus habiles. Il faut juste veiller à ne pas produire ces crochets ni ces frisottis. Ou pire encore, ne pas inscrire le nom de Nastinka dans un des papiers.

Le jeune homme se mit à travailler aussitôt et bien sûr, avant de commencer, posa devant lui avec précaution l'oukase de Sa Majesté et se mit à le copier.

Il essaya de reproduire le premier exemplaire de la manière la plus nette et la plus belle possible, tout en faisant de son mieux pour éviter ces crochets dont parlait son supérieur.

Une demi-heure après, la belle copie était prête, et il la mit du côté droit du bureau. Puis la deuxième copie reproduite avec moins de soin fut réalisée rapidement suivie d'une troisième faite plus vite encore. Il les posa toutes les trois sur la droite de son bureau. Ensuite, ayant pris l'oukase qui était dans la chemise, il le mit à gauche.

---

<sup>22</sup> Vania est un diminutif d'Ivan.

— Pourquoi ai-je fait trois copies ? réalisa-t-il tout à coup. A l'évidence, je déraisonne. Que faire ? Il n'y a pas de mal à cela !

Pozdniak parcourut tous les documents qu'il avait encore à copier et décida qu'il avait là trois heures de travail tout au plus. Et moins d'une heure plus tard, il en avait déjà terminé trois. Pozdniak se dépêchait sans savoir pourquoi.

Il posait les brouillons recopiés à gauche sur l'oukase et les copies propres à droite, sur les copies de l'oukase.

Cette répartition sur le bureau des papiers fraîchement recopiés et des brouillons gardés chez lui pour destruction, Pozdniak la faisait toujours soigneusement de la même manière.

Cette fois-ci le travail se prolongea, et plus cela allait, moins le brave jeune homme allait vite, se sentant gagné par le sommeil après une journée passée à courir et à se poser des questions. En outre, son travail était interrompu par ses rêveries sur sa fiancée et son futur mariage.

Enfin, vers une heure du matin, il finit de copier le dernier papier, le saupoudra de sable, le mit à droite et posa le brouillon à gauche.

— C'est fini, se dit-il. Dieu soit loué ! Tous sont prêts ! Et j'ai même évité les petits crochets.

#### IV

Après avoir fini le dernier document, Pozdniak se leva, s'étira, fit quelques pas dans sa chambre et après s'être assis sur son lit, commença à se déshabiller pour se coucher.

En soulevant sa couverture pour s'allonger, il jeta un coup d'œil à son bureau et secoua la tête. Rien de semblable ne lui était jamais arrivé durant toutes ces années de service...

— La faute à mon état de fiancé ! se dit-il.

En effet, jamais il ne laissait son bureau en désordre. Il rangeait toujours soigneusement les documents qu'il venait de reproduire dans une chemise cartonnée, et jetait à chaque fois les brouillons déchirés en deux dans une caisse située près de la fenêtre.

— Ce n'est pas convenable, Ivan Petrovich ! se réprimanda-t-il. Fais comme tu en as l'habitude, ce n'est pas grand-chose.

Il se releva, mit les pantoufles brodées par Nastinka et s'approcha du bureau. Ayant réuni tous les écrits en un tas, il rangea le tout dans une chemise cartonnée, et noua soigneusement les rubans sur trois côtés. Après avoir placé la chemise au milieu du bureau, il rangea les plumes et ajusta même l'encrier pour qu'il soit plus droit.

Puis il se saisit d'un coup des brouillons inutiles et en un tour de main habile et coutumier, il tira des deux côtés, déchirant d'un coup une dizaine de feuillets.

Les papiers épais déchirés en deux, semblaient siffler et grincer méchamment. Pozdniak en balança les morceaux dans la caisse, s'installa à nouveau sur son lit et s'étirant avec délices s'apprêta à s'endormir profondément. Il s'apprêtait déjà à éteindre la bougie quand soudain il cria et bondit comme s'il avait été piqué. Il prit la chandelle et se précipita vers le bureau. Sa main tremblait à tel point qu'il faillit faire tomber le chandelier par terre.

— Mon Dieu, aie pitié de moi!..., chuchotait-il sans aucun sens.

Il posa le chandelier sur le bureau et entreprit d'ouvrir la chemise en carton mais il avait du mal à maîtriser ses gestes. Ayant dénoué les liens tant bien que mal, il ouvrit le dossier, parcourut les papiers et se tétanisa. Figé comme une statue pendant quelques instants, il se jeta vers la caisse, sortit tous les feuillets déchirés, les parcourut et s'affaissa prostré sur le sol la tête entre les mains.

Sa supposition se vérifiait. L'oukase impérial avait été déchiré en deux avec les brouillons.

Le jeune homme resta immobile sur le sol à côté de la caisse durant deux heures, la tête entre les mains. De temps à autre il gémissait comme s'il avait mal. Ses pensées se brouillèrent définitivement. Il ne savait plus où il se trouvait, où il était assis. Parfois il avait l'impression d'être passé de vie à trépas, d'avoir été tué.

Au milieu de la nuit il se mit enfin sur son lit, mais ne réussit pas à s'endormir et se tourna et se retourna jusqu'au matin en proie à un douloureux délire.

Vers huit heures, quand il se releva, il était devenu un autre homme : pâle, les traits tirés, le regard à moitié fou et l'air abattu.

Il n'était plus vraiment conscient de ce qu'il faisait. Une seule pensée tournait dans sa tête : «J'ai déchiré l'oukase impérial !» Il allait à coup sûr être traduit en justice et banni de son travail.

Soudain il vint à l'esprit de Pozdniak qu'il y avait à Saint-Pétersbourg un grand fleuve profond, la Neva<sup>23</sup>. Ensuite il se dit qu'en outre il ne savait pas nager. Il avait essayé nombre de fois, sans jamais réussir à apprendre. L'affaire s'avérait donc des plus simples, et facilement réalisable. Prendre une barque, ramer jusqu'au milieu de la Neva et sauter par-dessus bord.

Décidément, tout allait se dérouler comme il le fallait. L'eau ne pourrait pas le retenir en surface, il coulerait pour sûr. Tout était donc parfait. Qu'il ait ou pas déchiré l'oukase, quelle importance ! Quant à vivre ? Cela ne serait plus possible. Il semblait comme avoir oublié déjà cela... Parce que s'il se noyait, la vie prendrait fin. Oui, évidemment ! Que faire alors ?

Pozdniak prit l'oukase déchiré en deux et le regarda à nouveau. La signature de l'Impératrice tracée en grandes lettres était elle aussi coupée en deux. Sur une moitié on lisait « Eka », et sur l'autre « terina ».

Ayant jeté un coup d'œil à la signature de la monarque, Pozdniak sentit ses jambes se dérober, et il s'affaissa sur la première chaise venue.

## V

Une heure plus tard, Pozdniak mit le papier déchiré dans une poche et se dirigea vers Péterbourgskaja Stora. Sentant qu'il n'était pas en état de marcher, il prit une voiture. Il allait faire ses adieux...

---

<sup>23</sup> La Neva est un fleuve de Russie occidentale de 74km issue du lac Ladoga, qui passe par St-Petersburg et se jette dans la mer Baltique au golf de Finlande. Cf : Wikipedia

Au bout d'une demi-heure, dans l'appartement de la fiancée où l'on avait pris l'habitude dernièrement d'entendre joie et rires, deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune, pleuraient amèrement. Pozdniak quant à lui restait assis, effondré, pâle, respirant à peine.

D'une voix sourde le jeune homme apprit à sa fiancée et à Anna Pavlovna qu'il serait traduit en justice et banni de son travail. Par conséquent tout était perdu ! C'en était fini des appointements et des subsides de son oncle puisqu'il serait renvoyé de son travail. Anna Pavlovna serait obligée de donner sa fille à un fiancé miséreux et sans famille. Personnellement, il ne le souhaitait point...

— Que voulez-vous faire ?!

S'exclama Parashina.

Pozdniak la regarda, puis regarda sa fiancée et ne dit rien. Mais Nastinka comprit son regard et versa davantage de larmes.

— Ivan Petrovich, promettez-moi d'attendre vingt-quatre heures. Dieu est miséricordieux, on trouvera quelque chose..., dit enfin Nastinka.

Page 362

— Dans une heure je dois porter les papiers à Dmitri Prokofievich. Comment puis-je attendre ?

— N'y allez pas... Dites que vous êtes tombé malade... Mettez-vous au lit..., dit Parashina.

Pozdniak secoua la tête et ne répondit rien.

Au bout d'une heure, il sortit de l'appartement sans dire au revoir ni à Parashina, ni à Nastinka. A l'évidence il ne se rendait compte de rien et ne savait pas où il allait ni ce qu'il faisait.

A peine Pozdniak parti, la jeune fille se couvrit la tête d'un foulard, se précipita à la suite son fiancé, sans attendre la permission de sa mère. Elle le rattrapa au bout de la ruelle et dit pleurant à chaudes larmes:

— Allez voir le Sauveur... Vous connaissez ? « L'icône du Sauveur non faite de la main d'homme.<sup>24</sup> » Ici. A côté... Priez Dieu...

— D'accord!..., articula le jeune homme, comprenant à peine ce qu'il disait ni ce à quoi il consentait.

— Le Seigneur est miséricordieux ! s'exclama Nastinka avec exaltation. Je crois sincèrement qu'aucun malheur n'arrivera. Vous m'entendez ? Aucun ! Seulement priez de tout votre cœur.

Soudain la jeune fille enlaça son fiancé, l'embrassa, puis le bénit d'un signe de croix et se sauva à toutes jambes vers sa maison.

---

<sup>24</sup> «L'image de Jesus-Christ le Sauveur non-faite de la main d'homme» connue dans la tradition chrétienne sous le nom du Saint Mandylion, est une relique en forme d'une pièce de tissu rectangulaire utilisée selon la légende par le Christ pour s'essuyer le visage et sur laquelle l'image du Christ dit la Sainte Face a été miraculeusement imprimée de son vivant. L'Eglise orthodoxe la considère comme la première icône.

Pozdniak se mit à marcher lentement dans la rue, quasi-inconscient, et dans un état d'aveuglement, atteignit les rives de la Neva. Il s'arrêta au bord du fleuve et se mit à regarder le miroir lisse de l'eau.

« C'est très difficile de se préparer, pensa-t-il. Cela fait peur ! Oui, cela fait peur de se préparer... Quand tu toucheras le fond, tout sera déjà réglé. Et de toute façon c'est la fin de tout... Et là, quelle importance que ce soit Dmitri Prokofievich ? Et même la Tsarine en personne, de l'au-delà ce ne sera rien du tout... » Pozdniak soupira, baissa la tête et resta figé comme une statue. Les passants l'observaient avec curiosité. Tout en lui, les bras ballants le long du corps, le visage pâle, la mine défaite, les yeux grand ouverts sur le vide, tout disait clairement qu'il était arrivé à cet homme quelque chose de fatal.

« Ne pourrait-on pas excuser un crime commis par accident?... », pensa Pozdniak; si j'avais déchiré l'oukase de la Tsarine en état d'ivresse ou dans une colère sauvage, là il est clair, ma place serait en Sibérie. Mais comme cela, par mégarde, par inattention... Ne pourrait-on pas me pardonner ? On pourrait, je le jure devant Dieu. Mais Dmitri Prokofievich ne pardonnera pas. Pour rien au monde... »

Pozdniak commença à évoquer des cas récents parmi ses collègues. Troshinski traitait chaque fautif sévèrement et sans merci... On disait de lui qu'il était un supérieur juste et bon, mais combien de gens avait-il mit en péril avec sa sévérité. Un vieux clerc qui avait perdu quelques papiers il y a six mois de cela, avait été renvoyé sur le champ. Les papiers avaient été retrouvés une semaine après par un cocher dans son traîneau, mais le vieil homme n'avait pas été repris dans le service. Il s'était mis à boire par désespoir et était devenu ivrogne...

— Non, pas la peine d'attendre de grâce de la part de Dmitri Prokofievich ! s'exclama Pozdniak à voix haute. Par contre, la Tsarine aurait pardonné... Oui, elle aurait pardonné. C'est juste... Oui, oui...

Pozdniak se mit à faire des allers et retours sur la rive et à répéter de différentes manières :

— Oui... Oui... Oui... Oui...

Il se mit aussi à penser à sa fiancée, se rappela ses dernières paroles et sa confiance en un heureux dénouement.

— Facile à dire... Et comment faire ?... Tu prieras et il ne se passera rien ! Tu pries, tu ne pries pas, rien !...

Pozdniak poussa un long soupir, regarda encore une fois du coin de l'œil la Neva si lisse et si limpide, puis s'éloigna du bord.

— Cela attendra. Il sera toujours temps de se jeter à l'eau...

Le jeune homme se mit à arpenter la rive quand soudain, en relevant la tête, il vit une croix étincelante se détacher sur le bleu du ciel. Il tressaillit. La coupole bleue de la cathédrale se fondait dans l'azur, et la croix dorée, brillante, comme flamboyante semblait être suspendue dans l'espace. Et comme si cela ne suffisait pas, dans cet éclat de la croix il y avait quelque chose qui agissait mystérieusement sur le malheureux secrétaire du Sénat. Il avait vu des croix étincelantes sur les églises des milliers de fois dans sa vie et ne leur avait jamais rien trouvé de particulier. A ce moment la croix jeta un nouvel éclat qui l'éblouit... Il lui semblait tantôt qu'elle oscillait, tantôt qu'elle s'envolait...

— Comment oses-tu, homme de péché, homme stupide, comment oses-tu dire qu'il ne se passera rien si tu pries ! entendit-il susurrer à son oreille.

Le jeune homme se retourna... Il était tout seul. Personne n'avait pu lui parler.

C'était comme si la croix sur cette église s'adressait à lui avec son scintillement miraculeux.

Soudain Pozdniak se dirigea vers l'église, en pressant le pas. Une minute plus tard, il se mit à courir comme s'il avait peur d'être en retard.

— Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas vrai..., répétait-il, sans comprendre d'où lui venaient ces paroles, ni ce qu'elles signifiaient. A travers elles il trouvait une réponse en lui-même, à sa confusion intérieure, à ses doutes, et à son désespoir. Ce n'est pas vrai... Je vais prier, la Tsarine pardonnera. Mais comment aller jusqu'à elle. Le Seigneur m'inspirera ; il me montrera...

Tout en chuchotant, Pozdniak entra dans l'église de la Trinité<sup>25</sup> où on célébrait les vêpres. Il s'installa dans un coin, s'agenouilla et pris son visage dans ses mains sans se signer.

— Je ne suis pas coupable, Dieu m'est témoin, pas coupable. Oui. Il voit. Et elle verra aussi. Elle... la Tsarine... Elle a salué avec bienveillance Nastinka. Elle lui a souri avec douceur... Et elle pourrait me saluer ainsi également... Et je lui dirai tout... Je lui dirai : pardonnez-moi ! Et elle pardonnera...

Quand Pozdniak se releva, il avait les larmes aux yeux... Il réalisa qu'il ne priait pas mais délibérait simplement avec lui-même. Et en même temps, à l'évidence, un sentiment doux de sérénité se répandait dans son cœur, et emplissait même tout son être d'une certaine chaleur. Il ne restait plus en lui ni angoisse, ni confusion. Il ne restait plus une ombre de désespoir face à cette situation sans issue.

A présent tout semblait simple. Très simple.

— Aller à Tsarskoïé Selo, attendre dans le chemin près de l'obélisque, où tous les jours passe la Tsarine. Tout lui dire. A elle, en personne... Et elle pardonnera... Et elle ordonnera à Dmitri Prokofievich de me pardonner.

Et soudain Pozdniak fut frappé de stupeur. Qui lui avait soufflé d'aller à Tsarskoïé et d'attendre sur le chemin ? Personne... L'histoire de Nastinka. Si elle n'était pas allée là-bas et n'avait pas vu la Tsarine, il n'aurait pas eu l'idée de le faire...

— Miraculeux ! C'est la Grâce Divine ! se mit à chuchoter Pozdniak. Et comme c'est simple... Si cela ne m'était pas venu à l'esprit, je me serais jeté à l'eau... Mais il faut aller à Tsarskoïé... Et la Tsarine pardonnera !

Le jeune homme sortit de l'église souriant, presque joyeux, et ayant tourné dans Peterbourgskaya Storona, s'engagea dans la rue d'un pas vif...

Un quart d'heure plus tard, il était de nouveau dans la petite maison des Parashina et gravissait les marches du perron.

— Ivan Petrovich !.., s'exclama Nastinka. Ah, Dieu merci ! Ah, comme je me tourmentais ! Je pensais que vous étiez déjà... Ah, par la grâce de Dieu !... Venez, venez... Ecoutez... J'ai décidé... Non, allez... !

Nastinka, émue, les pommettes rosies et les yeux rougis par les larmes, saisit les mains de Pozdniak et l'attira à sa suite dans la maison.

— Il vous faut aller à Tsarskoïé tout de suite. Voir l'oncle... Tout lui raconter... Ou alors aller directement vers ce banc où j'étais assise...

— C'est pour cela que je suis venu vous voir, répondit Pozdniak avec un sourire triste. Nous avons eu la même pensée tous les deux.

— Je priais... Et c'est comme si quelqu'un me chuchotait à l'oreille..., s'exclama la jeune fille avec des yeux rayonnants.

— Moi aussi, Nastinka...

— Et la Tsarine pardonnera à tout le monde ! Dieu m'est témoin... Je sais... je sais... De tout mon cœur...

— Et moi aussi, Nastinka.

Et les futurs époux, contents, sereins, presque heureux, s'entretenaient en détail de leur entreprise secrète.

## VI

A minuit une télègue partit au pas et au trot en direction de Tsarskoïé Selo. Vers quatre heures du matin Pozdniak arriva à Tsarskoïé, près de la petite maison du prêtre.

Quand la femme, qui servait chez le père comme cuisinière, apprit que le nouvel arrivant était le fiancé de Nastinka dont on parlait beaucoup ces derniers temps, elle proposa tout de suite d'aller réveiller le petit père.

Pozdniak, toujours aussi confus, mais un peu moins que la veille, expliqua l'affaire en quelques mots l'affaire. Le prêtre soupira, réfléchit et enfin déclara :

— Vous et ma Nastinka êtes sensés ! L'affaire n'est pas simple, mais tout de même, avant de courir se noyer, il faut tenter sa chance. Le monde entier connaît la Tsarine notre petite mère. Elle est à la fois le doux agneau et le serpent de la sagesse. Oui, faites comme vous l'avez décidé. Ce n'est pas un hasard si cette idée vous est venue pendant que vous priez. Attendons une heure, et je vous conduirai à l'endroit même où la Tsarine passe tous les matins. Seulement priez Dieu, pour que ce petit nuage-là ne change pas votre destin..., dit le prêtre en lui montrant le ciel. S'il pleut, la Tsarine ne fera pas sa promenade.

— Alors j'irai d'ici directement dans la Neva..., dit Pozdniak d'une voix sourde.

Une heure après, très précisément, dans une des allées du parc de Tsarskoïé Selo, près de l'obélisque, un jeune homme en uniforme du Sénat était assis sur un banc, pâle, bouleversé, les yeux embués. Il regardait toujours dans la même direction. Le parc était complètement désert et silencieux. Il n'y avait pas une seule âme. Enfin, au loin, au détour d'un bosquet, deux dames apparurent sur le sentier et se dirigèrent lentement vers l'endroit même où se tenait Pozdniak.

Il tressaillit, se signa, puis embués.

Les dames se rapprochaient de plus en plus. Pozdniak s'éloigna un peu du banc et s'agenouilla. Il ôta son chapeau, le jeta par terre près de lui, et regarda encore une fois les deux dames séparées de lui par une cinquantaine de pas puis involontairement, mû par une angoisse intérieure, croisa les bras et baissa la tête.

Plus il entendait le bruissement des robes se rapprocher, plus les choses se brouillaient dans sa tête. Il respirait à peine.

— Qu'avez-vous ? entendit-il, proféré d'une voix douce.

Il leva la tête et vit devant lui l'Impératrice qu'il apercevait souvent comme tout fonctionnaire pétersbourgeois, mais de loin et vêtue différemment. Cependant, il reconnut la

Tsarine tout de suite bien qu'elle ne portât qu'une simple capote grise et un bonnet blanc tout aussi simple noué sous le menton. Il voulut répondre, mais demeura coi.

— Qui êtes-vous ? demanda l'Impératrice.

— Un malheureux, votre Majesté Impériale ! articula enfin Pozdniak.

— Qu'avez-vous ?

Et Pozdniak, se rappelant les mots de sa fiancée — « mais par-dessus tout, ne perdez pas contenance », — se sentit animé par le courage du désespoir. Il relata brièvement, en quelques mots, son crime.

— L'avez-vous complètement déchiré ? demanda l'Impératrice.

Pozdniak mit la main dans sa poche et sortit les deux morceaux de l'oukase.

La Souveraine regarda et adressa quelques mots en français à sa dame de compagnie. Puis elle réfléchit assez longuement.

— Oui... Difficile, très difficile, dit-elle enfin. Dites-moi, Dmitri Prokofievich n'est certainement pas au courant ?

— Absolument pas, Votre Majesté, il n'en sait rien.

— Dites-moi, qui a écrit cet oukase... un expéditionnaire du Sénat ?...

— Je l'ai copié moi-même, Votre Majesté.

— Vous ? Ah, alors c'est autre chose... C'est votre chance. Vous pouvez donc le recopier à l'identique ?

— Je le peux, Votre Majesté... Le plus précisément possible...

— Je vous crois. Mais pouvez-vous tenir votre parole ? Serez-vous capable de ne raconter à personne un secret votre vie durant ? Si je vous aide, promettez-vous de ne jamais en dire un seul mot... de me donner votre parole et de vous y tenir ?

— Je vous le jure, Votre Majesté Impériale. Je garderai le silence jusqu'au tombeau. Ayez pitié !

— Calmez-vous ! Ecoutez... Rentrez chez vous, recopiez cet oukase mot-à-mot jusqu'à la dernière lettre, et demain, soyez là avec le nouvel oukase. Et apportez avec vous, un encrier et une plume, ajouta Ekaterina en souriant.

Et la Souveraine poursuivit son chemin.

Pozdniak resta agenouillé et la suivit du regard. C'est seulement lorsque l'Impératrice eut disparu derrière le bosquet, qu'il revint à lui-même, prit sa tête entre ses mains, ne sachant plus s'il était éveillé, s'il voyait tout cela dans un rêve ou si cela avait bien eu lieu.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent. A sept heures du matin le lendemain, au même endroit, à côté de l'obélisque, le même secrétaire du Sénat faisait les cent pas, mais cette fois-ci il était presque aussi heureux que quelques jours auparavant. Il se pensait déjà sauvé.

Enfin, la Souveraine apparut à nouveau, venant du même endroit, en compagnie d'une dame.

Pozdniak prit sur le banc une feuille blanche noircie, un flacon d'encre et ayant sorti de sa poche une plume d'oie bien taillée, il s'agenouilla à nouveau. Mais cette fois-ci il regarda la Souveraine qui arrivait, avec un transport de joie confuse dans le cœur.

L'Impératrice s'approcha, fit signe de la tête et sourit.

— Bonjour ! dit-elle, en prenant la feuille rédigée soigneusement et joliment des mains de Pozdniak.

Le fonctionnaire avait recopié le même oukase mot-à-mot dans les moindres détails.

La Souveraine pris de ses mains la plume, la trempa dans le flacon d'encre qu'il tenait.

— Levez-vous ! dit-elle. L'Impératrice alla vers le banc, voulut se baisser, puis se prépara à s'agenouiller pour poser la feuille sur le banc et le signer mais s'arrêta, indécise.

Elle réfléchit un instant, puis sourit et le rappela.

— Venez par ici, baissez-vous...

Pozdniak s'approcha, s'inclina le cœur défaillant et baissa la tête. Pour la première fois depuis que le monde existe, la pose du condamné à mort fut prise par un gracié ! Gracié par le Monarque en personne !...

L'Impératrice posa la feuille sur l'épaule du fonctionnaire et la signa sans hâte.

— Voilà..., dit-elle doucement.

Pozdniak se redressa, pris la feuille, mais aussitôt s'agenouilla à nouveau.

— Votre Majesté... Je serais heureux de mourir sur votre ordre.

— Non, il ne le faut pas... Vous devez vous marier... Mais souvenez-vous d'une chose... Jamais personne ne doit connaître notre conspiration contre Dmitri Prokofievich. J'espère que votre parole sera tenue fermement.

— Même si je devais mourir, jamais je ne la révélerai à qui que ce soit, Votre Majesté.

— Alors, allez et que Dieu soit avec vous. Servez la patrie et le Monarque aussi bien que vous l'avez fait avant... l'oukase malheureux...

La Souveraine le salua de la tête en souriant et reprit sa promenade. Pozdniak demeura agenouillé et suivit du regard la Tsarine qui s'éloignait jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière le bosquet.

Pozdniak se signa, bondit sur ses pieds et après avoir emballé avec soin la feuille dans un rouleau, se mit à courir dans le parc.

## VII

Vers onze heures le jour même, le secrétaire du Sénat était assis à son bureau, perdu dans ses pensées. Il se leva, s'ébroua comme un oiseau mouillé, et se dérida.

« Ce n'est pas grave..., pensa-t-il. Après le malheur qui s'est produit, tous ces petits tracas sont ridicules... ». Pozdniak venait de réaliser que pendant tous les événements récents, il n'avait donné aucune nouvelle à son service, ne s'était pas fait porter pâle et n'avait rien expliqué. Il avait disparu sans donner aucune nouvelle. « Ça c'est du joli ! »

En arrivant au Sénat, il demanda au soldat qui gardait habituellement les portes du bureau de Troshinskī, si le chef l'avait demandé. Le soldat expliqua qu'hier Dmitri Prokofievich lui avait demandé de convoquer Pozdniak puis l'avait rappelé pour lui dire : « Pas besoin ». Cela voulait dire qu'il n'était au courant de rien.

Vers midi le même soldat s'approcha et l'interpela à travers la salle :

— Ivan Petrovich, c'est à vous !

Pozdniak se signa en cachette, ramassa les papiers, mit l'oukase sur le dessus et se mit en route...

Quand il entra dans le bureau de Troshinskī, son cœur cessa de battre. Son supérieur le regarda d'un air morose depuis son bureau et lui dit avec sévérité.

— Rappelle-toi pour la prochaine fois... Mets-toi cela bien dans la tête : quand je te confie une affaire particulière, tu ne dois pas attendre que je t'appelle. Je peux oublier avec tout

ce qu'il y a à faire. A douze heures précises tu dois t'annoncer toi-même... Alors, qu'est-ce qu'on a là ?...

— Vous avez demandé de copier un oukase de deux façons et encore d'autres papiers..., chuchota Pozdniak présentant l'oukase et les copies.

Ses mains se mirent à trembler... Troshinskī le regarda d'un air étonné et dit plus doucement :

— Il n'y a pas beaucoup de mal. Et il n'y pas beaucoup de tort ! Dorénavant ne le fais plus et je ne te ferai plus de remarques.

Troshinskī prit les papiers et commença à parcourir les copies de l'oukase.

— Bien... tu écris joliment. Tu dessines carrément. Et l'oukase, tu ne l'as-tu sali ?

— Pas du tout..., souffla Pozdniak d'une voix à peine audible.

Troshinskī examina les deux pages de l'oukase impérial et montra un endroit de la feuille ou il y avait une minuscule goutte d'encre de taille d'une tête d'épingle.

— Regarde... Tu as laissé tomber une goutte...

Pozdniak demeura silencieux. Il ne vit pas lui-même ce point noir... Et qui l'avait fait ? La Souveraine en personne !

— Que faire ? Tout cela est le résultat de ton état de fiancé..., sourit malicieusement Troshinskī. Bon, emporte tout cela. Ce ne sont que des papiers insignifiants. Tu peux prendre un congé d'une semaine pour ton mariage. Célébre tes noces. Quand la fête sera finie, tu reprendras ton service comme avant. Bon, tu peux y aller...

Pozdniak sortit du bureau de son supérieur dans un état second. Il ne marchait pas. Il était comme soulevé et transporté à travers le Sénat par une force invisible ...

L'orage était passé, définitivement. Pozdniak retourna vers son bureau, et ne pouvant plus contenir sa joie et son bonheur, il se mit à parler avec deux secrétaires.

Dix minutes à peine s'écoulèrent avant que le même soldat fasse irruption dans la salle et crie à Pozdniak comme un enragé, haletant plus de peur que d'avoir couru :

— C'est à vous ! Vous ! Vite...

Pozdniak changea de visage et eu le souffle coupé. Il suivit le soldat, demandant à trois reprises:

— Que dois-je craindre ?

Une fois entré dans le bureau de son supérieur, Pozdniak, effrayé, perdit sur le champ ses facultés de penser et de raisonner.

Troshinskī allait et venait à grands pas dans le bureau...

Cela ne lui arrivait jamais.

Son visage était défiguré par l'agitation et le courroux. Pozdniak n'avait jamais vu une telle expression sur son visage.

En silence, le supérieur s'approcha...

— C'est invraisemblable ! C'est inconcevable ! En Russie depuis des siècles, depuis les Varègues<sup>26</sup> on n'a jamais vu cela..., dit-il d'une voix sourde en se penchant vers le secrétaire comme pour lui confier un terrible secret.

---

<sup>26</sup> Les Varègues étaient des vikings venus en Russie au VIII-IXème siècle. Ils y faisaient du commerce entre la Baltique, la mer Noire et la Caspienne. Intervenant dans la vie des cités des Slaves orientaux, ils ont donné à ceux-ci leur première dynastie, les Riourikides. *Larousse*.

— On devrait pendre pour de tels actes... Non, on devrait décapiter ! Non, écarteler... Troshinskī, suffoquant, se mit à hurler :

— Réponds !

— Je ne... sais pas..., chuchota Pozdniak...

— Répond ! Parle... Avoue ! Je sais... je prêterai serment... Je ne me trompe pas... Parle ! Je te réduirai à néant !.. Vas-tu parler ?!

— Que désirez-vous..., dit Pozdniak en déglutissant avec peine.

— L'oukase est faux ! Ce n'est pas le bon oukase ! C'est un autre oukase ! Tu as manqué deux jours le service. Où étais tu passé ? Où est l'oukase ? L'as-tu perdu ? Tu as imité la signature de la Monarque... Toi-même... tu as fait un faux... Oh toi !... Oh !...

Troshinskī s'étouffa en criant et se prit la tête...

— Et ça chez moi ! Chez moi ! Mon secrétaire particulier ! Que dira le comte quand il reviendra de Moldavie ? Que je ne sais pas choisir mon personnel... Tu m'as poignardé !

Troshinskī appela le soldat et ordonna qu'on lui envoie l'exécuteur<sup>27</sup>.

Pozdniak était tout près du mur, prêt à s'y appuyer, car ses jambes lui manquaient. Sa tête se glaçait d'effroi, et devant lui, dans la pièce, s'agitaient déjà trois Dmitri Prokofievich...

— La Tsarine a pardonné et lui, il va te détruire !.., lui chuchotait quelqu'un à l'oreille.

Et à travers une sorte de brouillard, à travers une sorte de bruit et même de vacarme, Pozdniak regardait Troshinskī et l'exécuteur qui venait d'apparaître et entendait :

— J'ai effacé de ma main une marque faite au crayon mais il est resté un petit signe. Et maintenant regardez à la lumière, il n'y a rien. Et de un ! Ici dans la dernière ligne il y avait un puceron à moustaches... Diable ! Ce n'était pas un puceron, mais un petit crochet de la lettre « rtsi »<sup>28</sup>. Il n'y est plus. Et de deux ! Et l'encre ? La tsarine utilise une encre anglaise, noire, épaisse ... Nous avons de l'encre simple, grise, pâle... Regardez ! Voici encore deux autres oukases récents... Regardez la signature de la Tsarine. Et regardez celle-ci... Quelle est cette encre ? C'est la nôtre, celle du Sénat ! Et de trois... Oui, voilà ce qui s'est produit chez nous ! Le vaurien a couvert de honte tout le Sénat. Je lui couperai la tête... Ordonnez d'écrire un rapport... Comment vais-je aller voir la Souveraine avec cela, je ne sais même pas moi-même... Comment en suis-je arrivé à vivre une telle honte !... Mon secrétaire particulier.

Au bout de quelques instants Pozdniak entendit la voix de Troshinskī :

— Mettez-le aux arrêts. Pour l'instant ici, dans le quartier disciplinaire de l'Amirauté<sup>29</sup>... Et demain à la forteresse.

Quelqu'un prit Pozdniak par le coude, il se secoua et se mit en marche...

Partout où il passait, tous les fonctionnaires se pressaient en foule autour de lui et le regardaient dans les yeux avec effroi.

---

<sup>27</sup> L'exécuteur est une ancienne appellation d'huissier (provenant d' "executores" dans l'antiquité) chargé d'appliquer les décisions des juges. Dans l'empire russe c'était des fonctionnaires chargés de l'économie de l'établissement et du maintien d'ordre dans la chancellerie.

<sup>28</sup> La lettre « P » dans l'alphabet cyrillique qui se lit aujourd'hui comme « er » (« R » en français). Dans la cyrillique ancienne slave et aussi ecclésiastique elle portait le nom de « rtsi » qui signifiait aussi « parle, dis ».

<sup>29</sup> L'Amirauté de Saint-Pétersbourg, construite entre 1706 et 1723, était le siège du Collège Amiral Impérial russe. Cf : Wikipédia

— Bravo Pozdniak !.., cria quelqu'un. Depuis la fondation du Sénat on n'a jamais vu de pareille canaille! Tu nous couvres tous de honte ! Les escrocs vont en Sibérie pour de fausses signatures sur des billets à ordre. Qu'est-ce qu'on va faire d'un oiseau pareil qui a imité la signature de la Tsarine ?

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai... , s'exclama Pozdniak, et des larmes de dépit et d'outrage lui montèrent aux yeux. Les paroles de Pozdniak agirent sur beaucoup de monde. Dans le son de sa voix on entendait une forte émotion qui était l'expression de la vérité.

Mais à cet instant un fonctionnaire tout jeune fit irruption presque en sautillant et s'écria avec une joie mauvaise:

— J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! J'ai fini par trouver dans son appartement ! Il est déchiré, l'oukase ... Le vrai ! Déchiré en deux !

Pozdniak poussa un ah! et vacilla comme s'il avait reçu un coup. Entre temps, le jeune fonctionnaire expliquait avec entrain aux autres qui s'étaient attroupés que parti faire une perquisition dans l'appartement de Pozdniak sur l'ordre de Troshinski, il avait trouvé l'oukase authentique de la Tsarine déchiré et en avait rapporté les deux parties.

— Dmitri Prokofievich a promis de me donner une récompense pour cette perquisition réussie, conclut-il en dansant de joie.

## VIII

Au crépuscule le secrétaire du Sénat fut mis aux arrêts dans le quartier disciplinaire de l'Amirauté. Pozdniak était un peu plus calme. Il commençait à retrouver ses esprits et à réfléchir sur sa situation. Il se pensait coupable aux yeux de la Tsarine qui ne voudrait pas lui accorder sa grâce. Certes, il n'avait révélé son secret à personne, mais il avait manqué de discernement en conservant l'oukase déchiré. Et voilà que ces deux morceaux de papier le trahissaient et apportaient la preuve de ce qui s'était passé.

« Tout se déroule comme si j'avais vendu la mèche et tout raconté à tout le monde... , pensa Pozdniak. J'ai trahi le secret ! Alors que la Tsarine avait ordonné de le préserver jalousement. »

Qu'allait-il advenir, Pozdniak n'arrivait pas à l'imaginer. Il lui semblait que la Souveraine serait sans aucun doute très courroucée que toute l'affaire soit ébruitée, et que, de ce fait, elle ne voudrait pas lui éviter le tribunal, ni la punition.

Dans la soirée une jeune femme se présenta devant le quartier disciplinaire de l'Amirauté, erra longuement sur la place et autour du bâtiment. Enfin, elle se décida, s'approcha et s'adressa aux soldats, leur demandant de l'annoncer à l'officier de garde. Celui-ci sortit. La femme en pleurs lui demanda la permission de voir le fonctionnaire arrêté. C'était Nastinka Parashina, qui avait déjà appris le sort qui s'abattait sur son fiancé. Après s'être rendue à son appartement et au Sénat, la jeune fille avait appris la terrible, l'incroyable nouvelle : son Ivan Petrovich avait commis un crime d'état en signant de la main de la Monarque un faux oukase.

L'officier de garde n'avait pas consigne d'interdire les visites au prisonnier, c'est pourquoi, après une hésitation, il consentit.

— Etes-vous sa fiancée ? Est-ce bien vrai ? demanda-t-il à la jeune fille.

Nastinka jura en se signant et en pleurant.

— Bon, alors... Allez-y.

L'officier conduisit la jeune fille dans une petite pièce près de la salle du corps de garde ou fut amené le détenu. Pozdniak poussa un cri en voyant sa fiancée et fut sur le point de pleurer de joie.

— Qu'est-ce que cela signifie tout cela, Ivan Petrovich ? Qu'avez-vous fait ?..., demanda Nastia quand l'officier sortit et qu'ils se retrouvèrent seuls.

— Je n'ai rien fait, Nastinka. Cela s'est déroulé ainsi. J'ai manqué de perspicacité ...

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé à Tsarskoïé ? Comment en êtes-vous venu à faire une chose si terrible ! La Tsarine vous aurait pardonné. Et à présent ?... A présent vous irez en Sibérie d'après ce que tout le monde dit...

Pozdniak demeura silencieux, l'air abattu...

— Comment avez-vous pu, Ivan Petrovich, faire une pareille chose ?

— Laquelle ?

— Signer de la main de la Tsarine...

— Mon Dieu ! N'as-tu pas honte de me soupçonner ainsi. Et tu me dis que tu m'aimes ! s'exclama Pozdniak. Je n'ai jamais été un escroc !

— Alors expliquez-moi... Qu'est-ce que c'est tout cela ?...Etes-vous allé à Tsarskoïé Selo ?

— J'y suis allé.

— Avez-vous vu la Tsarine ?

— Je l'ai vue, Nastinka... Et tout s'est déroulé comme il fallait, grâce à Dieu. La Tsarine a pardonné...Et puis j'ai...

Pozdniak agita la main.

— ...signé le faux oukase... Pourquoi ?

— Oh, non, non...Mais je ne peux dire à personne ce qui s'est passé et quel malheur est survenu. Même à toi...

— Etes-vous coupable alors de quelque chose puisque vous êtes arrêté ?

— De rien du tout, Nastinka. Je suis coupable de ne pas avoir complètement déchiré le premier oukase ou de ne pas l'avoir brûlé. J'ai voulu le faire dix fois, mais je n'en ai pas eu le courage ! Quand je voyais la signature, les bras m'en tombaient ! Oui, je reconnais, je voulais le garder comme souvenir...

— Pourquoi êtes-vous arrêté alors ? Insista Nastia.

— Pour une fausse accusation, pour une calomnie. Je suis accusé d'avoir signé l'oukase.

— Qui a signé si ce n'est pas vous ?

— Je ne le dirai pas, Nastinka, je ne peux pas.

— Vous ne le direz même pas à moi ?

— A personne. J'ai donné ma parole. J'ai juré. Prêté serment. Qu'il adienne ce que Dieu et la Tsarine voudront. Sache seulement, ma chère Nastinka, que ton Ivan Pozdniak est un homme honnête.

— Je le crois... Mais je ne comprends rien, rien du tout. Des soldats et deux fonctionnaires du Sénat m'ont expliqué que vous aviez fait un faux... Et vous dites que non ... Je vous crois... Mais que va t-il advenir maintenant. Vous serez jugé et condamné.

— Je ne sais pas.

— Serez-vous envoyé en exil en Sibérie ?

— Je ne sais pas... J'ai du mal à le croire. Mais je serai renvoyé du service. Et je serai pauvre... Et je ne serai plus un bon fiancé pour toi. L'oncle non plus ne va plus vouloir de moi.

Malgré les efforts redoublés de Nastia pour connaître la vérité, le jeune homme n'ajouta pas un mot de plus.

Bientôt l'officier revint et pria la jeune fille de partir. Il avait peur d'avoir à s'expliquer sur cette entrevue. Nastia fit ses adieux et sortit en pleurant à chaudes larmes. Pendant ce temps, dans la soirée, la dame de la cour qui accompagnait la Souveraine à la promenade avait eu connaissance du sort du secrétaire du Sénat et s'en inquiétait. Deux jours avant, sur ordre de la Souveraine, elle avait recueilli des informations concernant Pozdniak, appris qu'il allait se marier et en avait fait part à la Tsarine. Elle se hâta de l'informer de la confusion qui régnait au Sénat et de l'arrestation du secrétaire.

Le lendemain au palais de Tsarskoïé Selo, Dmitri Prokofievich Troshinskï attendait son tour parmi d'autres fonctionnaires avec son rapport. Il était d'une humeur morose, broyait du noir, ne parlant quasiment à personne. Il répondit avec brusquerie à la question d'un de ceux qui étaient présents, le chef de police Rileyev<sup>30</sup> :

— Oui... un malheur est arrivé... Honteux... Vous devez probablement être au courant de tout cela.

— Oui, Dmitri Prokofievich... Je vous l'accorde, il n'y a jamais eu en Russie, il me semble, de cas pareil. Quel toupet ! Le tout Saint-Pétersbourg parle de ce crime. Mais voyez-vous... Le but n'est pas clair. Un crime est commis dans un but. Et quel était le but ici ?

— Il déchire l'oukase par accident et le remplace par le sien. Cela aurait marché, si ce n'était mon attention pointilleuse..., expliqua Troshinskï.

Une demi-heure après le rapporteur du crime incroyable était devant l'Impératrice assise derrière son bureau, et d'un air à la fois inquiet, irrité et embarrassé, il lui expliquait comment « l'acte honteux » s'était produit au Sénat.

La Souveraine écouta en silence, prit le « faux » oukase, l'examina avec attention, puis se saisit des deux morceaux de l'autre oukase et commença à l'étudier également...

— Permettez-moi de vous montrer..., expliquait Troshinskï. Voici l'encre de Votre Majesté. Et sur cet oukase, c'est notre encre, celle du Sénat, grisâtre. Je supplie Votre Majesté Impériale..., ajouta Troshinskï, de punir le criminel de façon exemplaire et sans merci. Si c'était en mon pouvoir, je l'exécuterais pour ce sacrilège...

— Ce n'est pas ce que l'on nomme un sacrilège, Dmitri Prokofievich ..., répliqua froidement la Souveraine. N'exagérez pas ! La signature Impériale en soi n'a rien de sacré... Le Monarque russe est campé fermement sur des deux pieds et n'a que faire de telles béquilles... Cette vision outrée et obséquieuse des prérogatives du Monarque et de l'importance du Tsar ressemble, selon mon raisonnement de femme, à un étai posé contre un rocher de granit, pour le rendre encore plus solide. C'en est même drôle... Voilà ce que j'ai à vous dire, mon cher... Ce soi-disant faux oukase est vrai, quoi que vous disiez de l'encre. Ceci est ma signature.

— Votre Majesté, mais ce document déchiré prouve..., commença Troshinskï.

---

<sup>30</sup> Rileyev Nikita Ivanovich (1749-1808) était chef de police (1784-1793) et gouverneur de Saint-Pétersbourg (1793-1797).

—...prouve que votre secrétaire a fait des bêtises, lorsqu'il était chez lui. Ce n'est pas bien de faire cela avec les oukases de la Tsarine mais ce n'est pas un crime. Il a écrit deux oukases, vous m'en avez présenté un pour la signature, et l'autre est resté chez lui... Il a probablement, considéré qu'il l'avait mal recopié. Et puis pour plaisanter il l'a signé de mon nom. Et d'une manière très habile d'ailleurs. Et puis bien sûr il l'a déchiré. Ce n'est qu'une bêtise. Et pour cela il faudra lui infliger un blâme...

— Ayez pitié, Votre Majesté... Je sais grâce à l'encre de la signature et à l'aspect du papier, que je ne vous ai pas présenté cet oukase pour signature. Voici le vrai... Et celui-là est un faux... Et cette signature...

— Est ma signature, Dmitri Prokofievich.

— Votre Majesté, dans votre bonté indicible, vous désirez sauver un vaurien qui ne mérite point votre faveur. Par pitié envers lui, vous reconnaissez la fausse signature comme la vôtre...

— Non, c'est moi qui l'ai signé. Je ne peux pas désavouer mon propre paraphe. Ce ne serait pas honnête.

— Mon Dieu !..., dit Troshinski, l'air perdu, avant d'ajouter, pantois, qu'ordonnez-vous de faire ?

—C'est très simple...

Ekaterina déchira les deux morceaux de l'oukase en tout petits bouts et les jeta dans la corbeille près du bureau.

Les bêtises faites par un fonctionnaire dans son appartement ne nous regardent pas..., expliqua la Souveraine avec un sourire. Il ne fallait pas perquisitionner chez lui. Si nous fouillions bien chez certains, nous trouverions peut-être des documents signés du nom d'Alexandre le Grand de Macédoine, du roi Magnus<sup>31</sup> et de tous les rois Louis de France...

— Pardonnez-moi, Votre Majesté ! s'exclama Troshinski, mais je vous prie de regarder de plus près encore une fois, si c'est votre signature ... Cette encre-là, Votre Majesté, vous ne l'avez...

— Dmitri Prokofievich, ce n'est pas une question d'encre ! déclara froidement Ekaterina. Considérer cette signature comme fausse, ne pas la reconnaître est même d'ailleurs... un crime d'état.

La voix de la Souveraine intimida un peu Troshinski, il s'inclina en silence et sortit dès qu'il eut reçu les papiers.

## IX

Cependant le dignitaire, issu du milieu des petits fonctionnaires, pointilleux et têtu, ne céda pas.

Troshinski était profondément convaincu que dans sa bonté, pour sauver le fonctionnaire ou pour d'autres raisons suprêmes la Souveraine reconnaissait de toute évidence la fausse signature comme étant la sienne, ne désirant admettre le moindre doute sur la

---

<sup>31</sup> Magnus est le nom des rois norvégiens et suédois ainsi que du gouverneur de Livonie à l'époque d'Ivan IV le Terrible

possibilité d'un crime aussi effronté. Mais alors pour quelle raison lui, Troshinskī, serait-il la victime et passerait-il pour un homme d'état irréfléchi. Un homme incapable de reconnaître la signature de la Monarque et capable de déclencher une tempête pour une pure hallucination.

— Tout le déshonneur est retombé sur moi !..., se disait Troshinskī avec aigreur. La canaille reste impunie et moi, je suis couvert de ridicule !

Deux jours après, appelé pour de nouveaux dossiers à Tsarskoïé Selo, et après avoir fait son rapport à la Souveraine, Troshinskī déclara avec émotion :

— Votre Majesté Impériale, permettez-moi de vous demander une faveur inouïe pour mon fidèle service.

— Qu'y-a-t-il, Dmitri Prokofievch ? demanda Ekaterina doucement.

— Une requête, Votre Majesté.

— Laquelle ?...Je suis prête à faire tout mon possible pour vous...

— Mais c'est une requête que personne n'a encore jamais osé adresser à Votre Majesté.

— Vous m'étonnez...Pourquoi alors...Pourquoi alors vous êtes-vous décidé à vous adresser à moi avec une telle requête ?...

— C'est une nécessité, un besoin...une situation sans issue...Vous pouvez néanmoins accéder à ma demande très facilement... L'affaire est des plus simples... et pour vous ce n'est pas grand chose.

— Alors j'y accéderai avec plaisir, je ne comprends pas votre préambule..., sourit la Souveraine. Parlez !

— J'ai un oukase préparé à l'avance. Donnez-moi votre parole de Tsarine de le signer quel qu'en soit le contenu. L'affaire n'en vaut pas la chandelle...

Troshinskī tira de son portefeuille une feuille écrite et, la tenant entre ses mains, ajouta avec émotion :

— Aie confiance, Tsarine, notre petite mère, et signe-le sans lire...

L'impératrice après une brève hésitation leva la main et dit :

— Soit...Je le signerai ! Mais je le lirai quand même...

Troshinskī posa le papier sur le bureau. Ekaterina le parcourut...Son visage d'un coup se ferma mais dans un mouvement brusque elle saisit la plume et signa.

L'oukase ordonnait d'enfermer le fonctionnaire du Sénat Pozdniak dans une forteresse pour un crime commis au service de l'état mais sans expliquer en quoi consistait ce crime.

Troshinskī devint radieux et se mit à remercier vivement la Souveraine qui ne prononça pas un mot et le congédia sur un signe de la tête.

Le secrétaire particulier de la Souveraine Khrapovitski<sup>32</sup> entra juste après le départ de Troshinskī.

— Retiens Troshinskī en l'entretenant dans l'antichambre, Alexandre Vassilievich ..., dit elle vivement.

Khrapovitski se hâta de s'acquitter de sa mission. Un quart d'heure plus tard Ekaterina se leva et apparut dans la pièce contiguë où se trouvaient beaucoup de fonctionnaires attendant

---

<sup>32</sup> Khrapovitski Alexandre Vassilyevich (1749-1801) était un Sénateur (1793) et un des Secrétaire d'Etat de Catherine II.

d'être reçus. L'Impératrice répondit à des salutations et se dirigea directement vers Troshinskī qui écoutait ce que lui racontait, à dessein bien sûr, Khrapovitskī.

— Dmitri Prokofievich, je viens vers vous avec une requête... L'idée m'est venue à l'esprit à l'instant...

— Que désirez-vous m'ordonner, Votre Majesté Impériale, répondit-il en s'inclinant.

— Une requête des plus humbles, et qui me tient à cœur. Promettez-moi de donner votre parole d'y accéder, quelle que soit l'affaire...

— J'irai à la mort, Souveraine, si vous désirerez m'en donner l'ordre, répondit avec exaltation Troshinskī, flatté par une conversation d'une telle teneur devant des personnes étrangères.

— Non, une affaire très simple, qui ne vous coûtera rien. Sortez cet oukase que je viens de signer sur votre demande.

Troshinskī sortit vite le papier du portefeuille posé sur la fenêtre et le présenta.

— Eh bien, voilà... Celui-là même... Donnez-moi votre parole d'accéder à ma demande sans colère ni plainte ?...

— Tout ce que vous désirez..., se mit à dire Troshinskī d'une voix changée en pressant l'issue...

— Déchirez cet oukase.

Troshinskī s'inclina en silence et, avec sur le visage une expression légèrement altérée, déchira la feuille en deux.

— Je vous remercie ! dit Ekaterina. Là, vous avez fait une bonne action. Parce que toute l'erreur résidait dans l'encre. Le noir de l'encre a noirci un homme honnête à vos yeux.

Troshinskī retourna à Saint-Pétersbourg hors de lui, et malgré l'heure tardive alla au Sénat où tous ses subordonnés étaient encore présents comme à leur habitude, n'osant pas quitter les lieux avant le retour de leur supérieur de Tsarskoïé Selo.

— Amenez-moi Pozdniak tout de suite ! ordonna-il à l'exécuteur.

Une demi-heure après le secrétaire du Sénat, troublé, se présenta devant ses yeux.

— J'ai fait un rapport à Sa Majesté sur ton crime inouï ! dit sévèrement Troshinskī. La Souveraine désire savoir comment tout cela s'est passé. Alors avoue et dis-moi : quand, dans quel but et pourquoi t'es-tu décidé à faire un faux ?

Pozdniak fixa avec grande attention le visage du haut fonctionnaire et dit en soupirant.

— Je ne puis rien dire, Votre Excellence. Je ne puis ajouter un seul mot.

— Avoue et ta peine sera allégée... Tu seras simplement renvoyé du service. Mais si tu n'avoues pas, tu iras t'installer en Sibérie, et tu pourras dans une forteresse. Ce sera même pire, bien pire.

— Comme Dieu et la Tsarine le désireront.

— Alors tu ne diras rien ?! cria Troshinskī.

— Je ne peux pas. Ayez pitié...

Il y eut un silence.

— Bon. Bon..., se mit à dire Troshinskī sans s'arrêter. D'accord, gremlin... Entendu... Alors on va t'appliquer la peine capitale.

Et ayant appelé des soldats, le haut fonctionnaire ordonna :

— Amenez-le à la forteresse et confiez-le de ma part au garde de service. Dites-lui qu'il ne restera pas longtemps chez eux. Il est ordonné de le traduire demain devant le tribunal militaire et de le fusiller... Alors, vas-y ...

Pozdniak, d'une pâleur mortelle, se dirigea péniblement vers la porte, et quand il l'eut atteinte, Troshinski l'arrêta.

— Ecoute. En souvenir de mes faveurs envers toi... Je t'ai tiré d'une existence misérable et... Allons, par reconnaissance pour moi. Avoue ce qui s'est passé... Raconte tout, et tu reviendras ici, tu t'assiéras à ton bureau... On oubliera tout. Comme si tout cela n'était qu'un méchant songe qu'on avait fait tous les deux... Allons, mon cher Ivan Petrovich, avoue.

— Votre Excellence ! s'exclama Pozdniak touché au fond du cœur. Je ne peux pas... Il se passe de telles choses dans la vie parfois... que même l'esprit déraisonne. Je voudrais tout vous avouer de tout mon cœur en souvenir de toutes vos faveurs... Mais je ne peux pas. Coupez-moi la tête si vous souhaitez, je ne dirai pas un mot.

L'expression du visage de Troshinski s'altéra, faisant place à la colère, il agita la main en désespoir de cause et se détourna. Pozdniak sortit et suivit le soldat, la tête entre ses mains.

Quelques minutes après, l'exécuteur, rappelé sur le champ par le supérieur, ordonna à Pozdniak de rentrer chez lui.

— Comment ?! dit ce dernier, n'en croyant pas ses oreilles.

— Rentrez chez vous ! Dmitri Prokofievich a donné l'ordre. Demain vous apprendrez la décision prise à votre égard.

— Je n'y comprends rien..., s'étonna Pozdniak tremblant de joie. Il vient d'ordonner de me mettre à la forteresse.

— Et bien, Monsieur..., cria l'exécuteur sans aménité. Vous encore, vous pouvez peut-être comprendre quelque chose dans cette affaire ! Par contre, Dmitri Prokofievich et nous tous, alors là, vraiment, nous ne comprenons rien à rien !

Pozdniak s'en fut en courant vers son appartement, ne se sentant plus de joie... Après la forteresse, la Sibérie, le bagne, le tribunal militaire et la fusillade qui se succédaient dans sa tête, affolant son cœur, il était presque heureux à la pensée d'être libre, sain et sauf. Il devinait que Troshinski essayait de lui faire peur tout simplement. De toute évidence le rapport fait à la Tsarine n'avait pas eu la conséquence attendue. Cependant, une fois arrivé chez lui et malgré une envie folle de voir les Parashina, Pozdniak décida de ne pas quitter sa maison et resta presque vingt-quatre heures sans sortir en attendant de connaître son sort.

Le lendemain il reçut un papier du Sénat, c'était sa destitution formelle.

— Miséreux ! Démuni de tout..., se lamenta Pozdniak. Je vais perdre la jeune fille que j'aime...

Mais à peine le jeune homme avait-il prononcé ces mots que Nastinka heureuse, rayonnante de joie, les pommettes toutes roses, apparut sur le seuil de la porte de son appartement.

Elle se jeta au cou de son fiancé.

— Il ne se passera rien ! Tout va bien grâce à Dieu !

S'exclama-t-elle.

— Je suis destitué..., Nastinka. Et un miséreux n'est pas un bon parti pour toi. Et pour moi la vie sans toi sera comme la Sibérie.

— Il n'en sera rien.... Ivan Petrovich. Ecoutez. Ecoutez !... « Calmez-vous, ma chère, ne pleurez plus. Votre fiancé aura un autre poste et se mariera avec vous ». Qui me l'a dit, Ivan Petrovich ? Qui l'a dit mot pour mot ?..., s'exclama la jeune fille avec transport, comme si elle évoquait quelqu'un d'autre devant Pozdniak ébahi.

— Dmitri Prokofievich ?..., demanda-t-il.

— La Tsarine ! s'exclama Nastia.

— La Tsarine ?

— Oui. Oui... Je suis allée à Tsarskoïé...

Et Nastia raconta à son fiancé comment elle s'était décidée à faire la même chose que lui. Elle était allée dans le parc de Tsarskoïé Selo sur le même sentier et près du même banc que la première fois. Elle avait raconté à la Tsarine l'arrestation de Pozdniak à la suite d'une calomnie. La Tsarine lui avait dit de s'apaiser et de ne craindre aucun malheur. Puis Nastia répéta à nouveau les propres paroles de la Tsarine.

Pozdniak se signa plusieurs fois et embrassa la jeune fille.

Il recommença à lui poser des questions sur les moindres détails de son rendez-vous avec la souveraine.

— Elle était très étonnée..., expliqua Nastia, quand je lui ai dit que ce n'était pas vous qui aviez signé de sa main. Que le coupable était quelqu'un d'autre. Et que c'était donc lui qu'il fallait juger. Et pas vous !

— Comment ? Que dis-tu ?...

— Oui. Elle était très étonnée. M'a demandé si je connaissais tous les détails de l'affaire, si vous m'aviez raconté comment tout cela s'était passé.. Alors la Tsarine a montré un grand étonnement et a dit : « Même à vous il n'a rien dit ? » Je lui ai répondu : il ne voulait dire pas un seul mot, mais moi, je sais, je sais avec certitude que ce n'est pas Ivan Petrovich mais une autre personne, un gremlin, qui a fait ce faux...

— Ah, Nastinka, Nastinka !..., s'écria Pozdniak joyeusement. Et qu'est-ce que la Souveraine a répondu à cela ?

Elle a ri et dit : « Brave homme, il tient sa parole ! » Et puis elle m'a dit que tout irait bien grâce à Dieu, que vous auriez un autre poste et que nous célébrerions notre mariage...

Pozdniak embrassa à nouveau sa fiancée et lui dit tout à coup :

— Nastinka ! Allons prier Dieu. Ensemble.

— Allons-y. D'abord nous prions pour la Tsarine et après pour nous ! dit la jeune fille avec joie.

## X

Une semaine s'écoula, puis deux, puis trois... Et un mois passa.

Le secrétaire du Sénat, renvoyé de son service, n'obtint rien. Tout ce que lui avait dit sa fiancée, tout ce qu'ils espéraient, tout cela n'était qu'un rêve.

Pozdniak n'ayant plus d'appointements, loua une chambre à Viborgskaya. Il n'avait même plus de quoi s'acheter du pain. Il trouvait avec peine des travaux de copie car dans la capitale il y avait peu d'offres de ce genre. Personne ne voulait l'embaucher. Aucun de ceux qui connaissaient son sort, ne voulut lui confier un poste. Tous semblaient même l'éviter.

Le jeune homme se découragea et finit par se laisser aller au désespoir...

Son entrevue avec son riche parent fut la goutte qui fit déborder la coupe des épreuves amères. Quand Pozdniak s'adressa à lui pour demander de l'aide et qu'il lui raconta son malheur sans donner trop de détails sur ce qui s'était réellement passé, son parent le mit à la porte et lui demanda de ne plus franchir le seuil de sa maison.

Le jour même, comme si le destin s'acharnait contre lui, Anna Pavlovka Parashina interdit à sa fille de voir « monsieur » Pozdniak tout en lui disant qu'elle lui avait trouvé un autre parti présentant toute les garanties...

Un mois après le renvoi du secrétaire de son service, un inconnu bien habillé et d'un air important vint le voir dans sa chambre. En quelques mots, il expliqua à Pozdniak qu'il lui proposait un poste privé et avantageux où il recevrait un traitement de cinq cent roubles, et davantage plus tard...

Pozdniak fut ravi et accepta sur le champ. Mais l'inconnu stipula une condition à l'embauche pour ce poste, c'était qu'il devait raconter en détails et sincèrement, cette sombre histoire qui était arrivée au Sénat. Avait-il imité la signature de l'Impératrice ? En effet il ne pouvait confier un poste à un homme capable de faire un faux. Pozdniak refusa net d'expliquer quoi que ce soit concernant cette affaire. L'inconnu proposa à nouveau le poste avantageux en ajoutant une indemnisation exceptionnelle de trois cent roubles payée avant même qu'il ne commence à travailler.

Pozdniak ne comprenait pas, par excès de naïveté et de sincérité, que l'inconnu n'avait été envoyé chez lui que pour acheter son secret. Peut-être même par Troshinski en personne.

Il fut simplement étonné par l'insistance et la générosité de l'inconnu.

— Je ne dirai jamais à personne ce qui s'est réellement passé dans l'affaire de l'oukase! affirma Pozdniak.

— Réfléchissez, vous mourez de faim... Et ici on vous propose de grands moyens...

— Eh bien alors je mourrai... de faim comme de chagrin mais je ne raconterai rien.

Sur ce, la conversation prit fin.

Trois jours après la visite de l'inconnu, Pozdniak reçut une convocation l'invitant à se rendre chez le chef de la police, Rileyev. Le jeune homme en fut troublé.

— N'y aura t-il donc jamais de fin à tous ces malheurs et ces tourments ?! s'écria-t-il.

Le lendemain matin, abattu et confus, il se rendit à cette convocation et fut appelé sur le champ dans le bureau du chef de police.

— Etes-vous monsieur Pozdniak ? lui demanda Rileyev.

— C'est exact.

— Quel poste souhaiteriez-vous prendre et dans quel département ?

— Je serais ravi d'avoir n'importe quel poste. Je suis sur le point de mourir..., répondit Pozdniak. J'ai été renvoyé de mon service et je suis un miséreux... Personne ne me prendra à son service si aucun homme puissant ne dit un mot en ma faveur.

— Vous vous trompez, monsieur Pozdniak. Premièrement, moi, je vous prendrai dans mon service bien volontiers si vous le souhaitez... Deuxièmement, vous êtes devenu chevalier

de la Croix de Saint-Vladimir<sup>33</sup> ! Troisièmement, vous n'êtes pas un misérable puisque vous avez cent âmes<sup>34</sup> qui vous sont octroyées par la Tsarine... Voici l'oukase... Et voici la Croix...

Pozdniak resta abasourdi...

— Je dois ajouter à cela que l'Impératrice Souveraine vous accorde tout ceci car vous savez tenir fermement votre parole et ne pas trahir les secrets qui appartiennent aux autres malgré tous les tourments endurés. Quelle est cette parole et quel est ce secret, je l'ignore, mais la Souveraine, de toute évidence, est au courant de tout... Je vous prie de recevoir cette croix...

Rileyev prit sur son bureau un étui contenant une croix de Saint-Vladimir de quatrième classe ainsi que l'oukase lui conférant cent serfs en Biélorussie parmi des paysans d'état et les transmit à Pozdniak.

— Et demain, continua Rileyev, je vous prie de venir ici en qualité d'adjoint au gouverneur de ma chancellerie. J'ai besoin de gens comme vous. Tout supérieur en a besoin. Sachez que je vous engage sur l'ordre, je devrais dire, sur le conseil de l'Impératrice Souveraine.

— Que dois-je faire, dites-le moi ? ... finit par s'exclamer Pozdniak sortant de sa stupeur. Comment puis-je mériter toutes ces faveurs de la Tsarine ?

— Ce que notre Monarque Ekaterina la Grande accorde parfois à un de ses sujets, déclara Rileyev avec émotion, certains ne seront jamais capables de le mériter de toute leur vie.

Trois ans après, Ivan Petrovich Pozdniak, éminent fonctionnaire de la capitale, riche et marié depuis longtemps avec la jeune fille qu'il aimait, père de famille, rencontra l'Impératrice qui passait discrètement dans la rue devant lui et quand il fut à trois pas du traîneau, il s'agenouilla dans la neige...

— Que demandez-vous ?

Questionna la Souveraine ayant arrêté l'équipage.

— Rien, Votre Majesté, je vous remercie pour tout ce que j'ai et que je ne mérite pas...

— Qui êtes-vous ?

Pozdniak donna son nom et rappela à la Souveraine l'affaire de l'oukase. Ekaterina reconnut l'ancien secrétaire du Sénat et sourit avec douceur.

— Servez la patrie et le Monarque avec dévouement, dit-elle. Faites-vous une place dans le monde. Et si un jour vous devenez un homme d'état, alors... tenez votre parole comme vous l'avez déjà fait. Et en plus de cela...

La souveraine sourit malicieusement et ajouta :

— ...Sachez reconnaître la signature du Monarque à son écriture et non pas à son encre

— Votre Majesté, mes yeux sauront la voir ! s'exclama Pozdniak. Mais c'est mon cœur plein de gratitude qui la reconnaîtra !

---

<sup>33</sup> L'ordre impérial de Saint-Vladimir, prince égal aux apôtres, est un ordre honorifique russe, institué le 4 octobre 1782 par Catherine II à l'occasion du vingtième anniversaire de son règne en l'honneur de Vladimir le Grand. Cette distinction était destinée à ceux qui se distinguaient soit à l'armée, soit dans la vie civile.

<sup>34</sup>Cent serfs